



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**OXFORD UNIVERSITY**



**ST. GILES', OXFORD OX1 3NA**

V5. H4. 1775 (2)







**HISTOIRE**

**D E**

**J E N N I.**

V5.H4.17/5(2)

THE  
JOURNAL  
OF  
THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 11  
PART 1  
1881



# HISTOIRE

DE

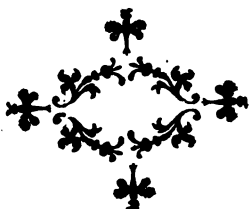
JENNI,

OU

LE SAGE ET L'ATHÉE.

PAR M. SHERLOC.

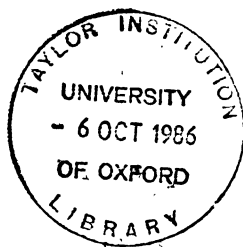
TRADUIT PAR M. DE LA CAILLE.



A LONDRES.

---

M. DCC. LXXV.





# HISTOIRE

DE

JENNI,

OU

LE SAGE ET L'ATHÉE.

---

PAR M. SHERLOC.

TRADUIT PAR M. DE LA CAILLE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

**V**OUS me demandez, monsieur, quelques détails sur notre ami le respectable *Freind*, & sur son étrange fils. Le loisir dont je jouis enfin après la retraite de mylord *Peterborou* me permet de vous satisfaire. Vous serez aussi étonné que je l'ai été, & vous partagerez tous mes sentimens.

Vous n'avez guère vu ce jeune & malheu-

A

reux *Jenni*, ce fils unique de *Freind* que son père mena avec lui en Espagne, lorsqu'il était chapelain de notre armée en 1705. Vous partîtes pour Alep avant que mylord assiégeât Barcelone ; mais vous avez raison de me dire que *Jenni* était de la figure la plus aimable & la plus engageante, & qu'il annonçait du courage & de l'esprit. Rien n'est plus vrai ; on ne pouvait le voir sans l'aimer. Son père l'avait d'abord destiné à l'église ; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état qui demande tant d'art, de ménagement & de finesse, ce père sage aurait cru faire un crime & une sottise de forcer la nature.

*Jenni* n'avait pas encor vingt ans. Il voulut absolument servir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui, que nous emportâmes, & où le prince de Hesse fut tué. Notre pauvre *Jenni* blessé fut prisonnier & mené dans la ville. Voici un récit très-fidèle de ce qui lui arriva depuis l'attaque de Mont-Joui jusqu'à la prise de Barcelone. Cette relation est d'une Catalane un peu trop libre & trop naïve ; de tels écrits ne vont point jusqu'au cœur du sage. Je pris cette relation chez elle lorsque j'entrai dans Barcelone à la suite de mylord *Peterborough*. Vous la lirez sans scandale comme un portrait fidèle des mœurs du pays.

AVENTURE D'UN JEUNE ANGLAIS  
NOMMÉ JENNI, ÉCRITE DE LA  
MAIN DE DONN LAS NALGAS.

Lorsqu'on nous dit que les mêmes sauvages qui étaient venus par l'air d'une isle inconnue nous prendre Gibraltar, venaient assiéger notre belle ville de Barcelone, nous commençâmes par faire des neuvaines à la Ste. Vierge de Manreze; ce qui est assurément la meilleure manière de se défendre.

Ce peuple qui venait nous attaquer de si loin, s'appelle d'un nom qu'il est difficile de prononcer, car c'est *English*. Notre révérend père inquisiteur *Dom Jeronimo Bueno Caracacador*, prêcha contre ces brigands. Il lança contre eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino. Il nous assura que les *English* avaient des queues de singes, des pattes d'ours, & des têtes de perroquets; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme les hommes, mais qu'ils fissaient presque toujours; que de plus ils étaient notoirement hérétiques; que la Ste. Vierge qui est très-favorable aux autres pécheurs & pécheresses, ne pardonnait jamais aux hérétiques.

ques, & que par conséquent ils seraient tous infailliblement exterminés, surtout s'ils se présentaient devant le Mont-Joui. A peine avait-il fini son sermon, que nous apprîmes que le Mont-Joui était pris d'assaut.

Le soir on nous conta qu'à cet assaut nous avions blessé un jeune English, & qu'il était entre nos mains. On cria dans toute la ville : Vittoria, vittoria, & on fit des illuminations.

La *Dona Boca Vermeja* qui avait l'honneur d'être maîtresse du révérend père inquisiteur, eut une extrême envie de voir comment un animal English & hérétique était fait. C'était mon intime amie. J'étais aussi curieuse qu'elle. Mais il fallut attendre qu'il fût guéri de sa blessure ; ce qui ne tarda pas.

Nous fûmes bientôt après qu'il devait prendre les bains chez mon cousin-germain *Elvob* le baigneur, qui est, comme on fait, le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monstre redoubla dans mon amie *Boca Vermeja*. Nous n'eûmes point de cesse, points de repos, nous n'en donnâmes point à mon cousin le baigneur, jusqu'à ce qu'il nous eût attachées dans une petite garde-robe, derrière une jalousie par laquelle on voyait la baignoire. Nous y entrâmes sur la pointe du pied, sans faire aucun bruit, sans parler, sans

oser respirer , précisément dans le tems que l'English sortait de l'eau. Son visage n'était pas tourné vers nous ; il ôta un petit bonnet sous lequel étaient renoués ses cheveux blonds , qui descendirent en grosses boucles sur la plus belle chute de reins que j'ai vue de ma vie. Ses bras , ses cuisses , ses jambes , me parurent d'un charnu , ~~de~~ fini , d'une élégance , qui approche à mon gré l'*Apollon* du Belvedere de Rome , dont la copie est chez mon oncle le sculpteur.

*Dona Boca Vermeja* était extasiée de surprise & d'enchantement. J'étais saisie comme elle. Je ne pus m'empêcher de dire , *Oh hermoso muchacho !* Ces paroles qui m'échappèrent , firent tourner le jeune homme. Ce fut bien pis alors ; nous vîmes le visage d'*Adonis* sur le corps d'un jeune *Hercule*. Il s'en fallut peu que *Dona Boca Vermeja* ne tombât à la renverse , & moi aussi. Ses yeux s'allumèrent & se couvrirent d'une légère rosée , à travers laquelle on entrevoyait des traits de flamme. Je ne fais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle ; *St. Jacques* , me dit-elle , & *Ste. Vierge !* est-ce ainsi que sont faits les hérétiques ? eh qu'on nous a trompées !

Nous sortîmes le plus tard que nous pûmes.

A 3



*Boca Vermeja* fut bientôt éprise du plus violent amour pour le monstre hérétique. Elle est plus belle que moi, je l'avoue ; & j'avoue aussi que je me sentis doublement jalouse. Je lui représentai qu'elle se damnait en trahissant le révérend père inquisiteur *Dom Jeronimo Buzho Caracucarador* pour un English. Ah ! ma chère *Las Nalgas*, me dit-elle ( car *Las Nalgas* est mon nom ), je trahirais *Mekhisedech* pour ce beau jeune homme. Elle n'y manqua pas ; & puisqu'il faut tout dire , je donnai secrètement plus de la dîme des offrandes.

Un des familiers de l'inquisition qui entendait quatre messes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manrezo la destruction des English , fut instruit de nos actes de dévotion. Le révérend pere *Dom Caracucarador* nous donna le fouet à toutes deux. Il fit saisir notre cher English par vingt-quatre alguazils de la Ste. Hermandad. *Jenni* en tua cinq & fut pris par les dix-neuf qui restaient. On le fit reposer dans un caveau bien frais. Il fut destiné à être brûlé le dimanche suivant en cérémonie , orné d'un grand fan-bénito & d'un bonnet en pain de sucre , en l'honneur de notre Sauveur & de la vierge *Marie sa mère*. *Dom Caracucarador* prépara un beau sermon ; mais il ne put



le prononcent, car le dimanche même la ville fut prise à quatre heures du matin.

Ici finit le récit de *Dona Las Nalgas*. C'était une femme qui ne manquait pas d'un certain esprit, que les Espagnols appellent *agüer dezza*.



## CHAPITRE SECOND.

*Suite des aventures du jeune anglais Jenni, & de celles de M. son pere, docteur en théologie, membre du parlement, & de la société royale.*

**V**OUS savez quelle admirable conduite tint le comte de *Peterborou*, dès qu'il fut maître de *Barcelone*; comme il empêcha le pillage, avec quelle sagesse prompte il mit ordre à tout, comme il arracha la duchesse de *Popoli* des mains de quelques soldats Allemands ivres, qui la volaient & qui la violaient. Mais vous peindrez-vous bien la surprise, la douleur, l'anéantissement, la colère, les larmes, les transports de notre ami *Freind*, quand il apprit

## § SUITE DES AVENTURES

que *Jenni* était dans les cachots du Saint-Office, & que son bûcher était préparé? Vous savez que les têtes les plus froides sont les plus animées dans les grandes occasions. Vous eussiez vu ce père que vous avez connu si grave & si imperturbable, voler à l'autre de l'inquisition plus vite que nos chevaux de race ne courent à Neumarket. Cinquante soldats qui le suivaient hors d'haleine étaient toujours à deux cents pas de lui. Il arrive, il entre dans la caverne. Quel moment! que de pleurs & que de joie! vingt victimes, destinées à la même cérémonie que *Jenni*, sont délivrées. Tous ces prisonniers s'arment; tous se joignent à nos soldats; ils démolissent le Saint-Office en dix minutes, & déjeûnent sur ses ruines avec le vin & les jambons des inquisiteurs.

Au milieu de ce fracas, & des fanfares, & des tambours, & du retentissement de quatre cents canons qui annonçaient notre victoire à la Catalogne, notre ami *Freind* avait repris la tranquillité que vous lui connaissez. Il était calme comme l'air dans un beau jour après un orage. Il élevait à DIEU un cœur aussi serein que son visage, lorsqu'il vit sortir du soupirail d'une cave un spectre noir en surplis, qui se jeta à ses pieds & qui lui criait miséricorde. Qui est-tu? lui dit notre ami; viens-

tu de l'enfer ? A-peu-près , répondit l'autre ; je suis *Dom Jeronimo Bueno Caracucarador* , inquisiteur pour la foi ; je vous demande très-humblement pardon d'avoir voulu cuire M. votre fils en place publique ; je le prenais pour un Juif.

Eh ! quand il serait Juif , répondit notre ami avec son sang froid ordinaire , vous fied-il bien M. *Caracucarador* de cuire de gens parce qu'ils sont descendus d'une race qui habitait autrefois un petit canton pierreux tout près du désert de Syrie ? que vous importe qu'un homme ait un prépuce , ou qu'il n'en ait pas , & qu'il fasse sa pâque dans la pleine lune rousse , ou le dimanche d'après ? Cet homme est Juif , donc il faut que je le brûle ; & tout son bien m'appartient ! Voilà un très-mauvais argument ; on ne raisonne point ainsi dans la société royale de Londres.

Savez-vous bien , M. *Caracucarador* , que JESUS-CHRIST était Juif , qu'il naquit , vécut & mourut Juif , qu'il fit sa pâque en Juif dans la pleine lune ? que tous ses apôtres étaient Juifs , qu'ils allèrent dans le temple Juif après son malheur , comme il est dit expressément ? que les quinze premiers évêques secrets de Jérusalem étaient Juifs ? mon fils ne l'est pas , il est an-

glican : quelle idée vous a passé par la tête de le brûler ?

L'inquisiteur *Caracucarador* épouvanté de la science de M. *Freind*, & toujours prosterné à ses pieds, lui dit ; Hélas ! nous ne savions rien de tout cela dans l'université de Salamanque. Pardon encor une fois ; la véritable raison est que M. votre fils m'a pris ma maîtresse *Boca Vermeja*. Ah ! s'il vous a pris votre maîtresse, repartit *Freind*, c'est autre chose ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui. Il n'y a pourtant pas là une raison suffisante ( comme dit *Leibnitz* ) pour brûler un jeune homme. Il faut proportionner les peines aux délits. Vous autres chrétiens de de-là la mer britannique en tirant vers le sud, vous avez plutôt fait cuire un de vos frères, soit le conseiller *Anne Dubourg*, soit *Michel Sarvet*, soit tous ceux qui furent ars sous *Philippe second* surnommé le décret, que nous faisons rôtir un rosbif à Londres. Mais qu'on m'aille chercher mademoiselle *Boca Vermeja*, & que je sache d'elle la vérité.

*Boca Vermeja* fut amenée pleurante & embellie par ses larmes, comme c'est l'usage. Est-il vrai, mademoiselle, que vous aimiez tendrement *Dom Caracucarador*, & que mon

fils *Jenni* vous ait prise à force ? -- A force !  
 M. l'Anglais ! c'était assurément du meilleur de mon cœur. Je n'ai jamais rien vu de si beau & si aimable que M. votre fils ; & je vous trouve bienheureux d'être son père. C'est moi qui lui ai fait toutes les avances ; il les mérite bien : je le suivrai jusqu'au bout du monde , si le monde a un bout. J'ai toujours dans le fond de mon âme détesté ce vilain inquisiteur ; il m'a fouettée presque jusqu'au sang , moi & mademoiselle *Las Nalgas*. Si vous voulez me rendre la vie douce , vous ferez pendre ce scélérat de moine à ma fenêtre , tandis que je jurerai à M. votre fils un amour éternel ; heureuse si je pouvais jamais lui donner un fils qui vous ressemble !

En effet , pendant que *Boca Vermeja* prononçait ces paroles naïves , mylord *Peterborough* envoyait chercher l'inquisiteur *Carauea-rador* pour le faire pendre. Vous ne serez pas surpris quand je vous dirai que Mr. *Freind* s'y opposa fortement. Que votre juste colère , dit-il , respecte votre générosité ; il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la chose est absolument nécessaire pour le salut du prochain. Les Espagnols diraient que les Anglais sont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent. Cela pourrait faire

## 12 SUITE DES AVENTURES

grand tort à M. l'archiduc, pour lequel vous venez de prendre Barcelone. Je suis assez content que mon fils soit sauvé, & que ce coquin de moine soit hors d'état d'exercer ses fonctions inquisitoriales. Enfin le sage & charitable *Freind* en dit tant, que mylord se contenta de faire fouetter *Caracucarador*, comme ce misérable avait fouetté mis *Boca Vermeja* & mis *Las Nalgas*.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avaient été délivrés des cachots de l'inquisition conçurent que notre religion valait infiniment mieux que la leur. Ils demandèrent presque tous à être reçus dans l'église anglicane ; & même quelques bacheliers de l'université de Salamanque qui se trouvaient dans Barcelone, voulurent être éclairés. La plupart le furent bientôt. Il n'y en eut qu'un seul nommé *Don Inigo y Medroso*, y *Comodios*, y *Papalamiendo*, qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la dispute honnête que notre cher ami *Freind* & le bachelier *Don Papalamiendo*, eurent ensemble en présence de mylord *Peterborou*. On appella cette conversation familière, le dialogue des *Mais*. Vous verrez aisément, pourquoi, en le lisant.



## CHAPITRE TROISIEME.

*Précis de la controverse des MAIS , entre M. Freind , & Dom Inigo y Medroso y Papalamiendo , bachelier de Salamanque.*

### LE BACHELIER.

**M**AIS, monsieur, malgré toutes les belles choses que vous venez de me dire, vous m'avouerez que votre église anglicane, si respectable, n'existait pas avant *Dom Luther*, & avant *Dom Ecolampade*. Vous êtes tout nouveaux : donc vous n'êtes pas de la maison.

### F R E I N D.

C'est comme si on me disait que je ne suis pas le fils de mon grand-père, parce qu'un collatéral demeurant en Italie, s'était emparé de son testament & de mes titres. Je les ai heureusement retrouvés, & il est clair que je suis le petit-fils de mon grand-père. Nous sommes vous & moi de la même famille, à cela près que nous autres Anglais, nous lisons le testament de notre grand-père dans notre propre langue, & qu'il vous est défendu de le lire dans la vôtre.

## 14 PRÉCIS DE LA CONTROVERSE

Vous êtes esclaves d'un étranger , & nous ne sommes soumis qu'à notre raison.

L E B A C H E L I E R.

Mais , si votre raison vous égare ? ... car enfin , vous ne croyez point à notre université de Salamanque , laquelle a déclaré l'infailibilité du pape , & son droit incontestable sur le passé , le présent , le futur & le polo post futur.

F R E I N D.

Hélas ! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il est écrit que ce *Pierre* qui renia son maître JÉSUS , fut sévèrement tanlé par *Paul*. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort , ils l'avaient peut-être tous deux , comme il arrive dans presque toutes les querelles. Mais enfin , il n'y a pas un seul endroit dans les actes des apôtres , où *Pierre* soit regardé comme le maître de ses compagnons & du polo post futur.

L E B A C H E L I E R.

Mais certainement *St. Pierre* fut archevêque de Rome ; car *Sanchez* nous enseigne que ce grand homme y arriva du tems de *Néron* , & qu'il y occupa le trône archiepiscopal pendant vingt-cinq ans sous ce même *Néron* qui n'en régna que treize. De plus , il est de foi , & c'est *Dom Grillandus* le prototype de l'inquisition qui l'affirme , ( car nous ne lisons jamais la sainte



bible) il est de foi, dis-je, que *St. Pierre* était à Rome une certaine année ; car il date une de ses lettres de Babylone : car puisque Babylone est visiblement l'anagramme de Rome , il est clair que le pape est de droit divin le maître de toute la terre : car de plus , tous les licenciés de Salamanque ont démontré que *Simon Vertu-Dieu* , premier forcier , conseiller d'état de l'empereur *Néron* , envoya faire des complimens par son chien à *St. Simon Barjone* , autrement dit *St. Pierre* , dès qu'il fut à Rome ; que *St. Pierre* n'étant pas moins poli , envoya aussi son chien complimenter *Simon Vertu-Dieu* , qu'ensuite ils jouèrent à qui ressusciterait le plutôt un cousin - germain de *Néron* , que *Simon Vertu-Dieu* ne ressuscita son mort qu'à moitié , & que *Simon Barjone* gagna la partie en ressuscitant le cousin tout-à-fait ; que *Vertu-Dieu* voulut avoir sa revanche en volant dans les airs comme *St. Dédale* , & que *St. Pierre* lui cassa les deux jambes en le faisant tomber. C'est pourquoi *St. Pierre* reçut la couronne du martyr la tête en bas & les jambes en haut (a). Donc il est démontré à *posteriori* , que notre saint père le pape doit régner sur tous

(a) Toute cette histoire ]-cel & *Egésippe*. *Eusèbe* en est racontée par *Aldias* & *Mar* ] rapporte une partie.

## 16 PRÉCIS DE LA CONTROVERSE

ceux qui ont des couronnes sur la tête , & qu'il est le maître du passé , du présent & de tous les futurs du monde.

F R E I N D.

Il est clair que toutes ces choses arrivèrent dans le tems où *Hercule* d'un tour de main sépara les deux montagnes Calpe & Abila , & passa le détroit de Gibraltar dans son gobelet. Mais ce n'est pas sur ces histoires , tout authentiques qu'elles sont , que nous fondons notre religion ; c'est sur l'évangile.

L E B A C H E L I E R.

Mais , monsieur , sur quels endroits de l'évangile ? car j'ai lu une partie de cet évangile dans nos cahiers de théologie. Est-ce sur l'ange descendu des nuées pour annoncer à *Marie* qu'elle sera engrossée par le St. Esprit ? est-ce sur le voyage des trois rois & d'une étoile ? sur le massacre de tous les enfans du pays ? sur la peine que prit le diable d'emporter DIEU dans le désert , au faite du temple , & à la cime d'une montagne dont on découvrirait tous les royaumes de la terre ? sur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village ? sur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de JESUS ? sur ....

FREIND.

F R E I N D.

Monfieur, nous refpectons toutes ces chofes, parce qu'elles font dans l'évangile ; & nous n'en parlons jamais , parce qu'elles font trop au-deffus de la faible raifon humaine.

L E B A C H E L I E R.

Mais on dit que vous n'appellez jamais la Ste. Vierge , mère de DIEU ?

F R E I N D.

Nous la révérons , nous la chériffons : mais nous croyons qu'elle fe foucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'eft jamais nommée mère de DIEU dans l'évangile. Il y eut une grande difpute en 431 à un concile d'Ephèfe , pour favoir fi *Marie* étoit *Théotocos* , & fi JESUS-CHRIST étant DIEU à la fois & fils de *Marie* , il fe pouvait que *Marie* fût à la fois mère de DIEU le père , & de DIEU le fils. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephèfe ; & la fociété royale de Londres ne s'en mêle pas.

L E B A C H E L I E R.

Mais , monfieur, vous me donnez-là du *théotocos* ! qu'eft-ce que *théotocos* , s'il vous plaît ?

F R E I N D.

Cela fignifie mère de DIEU. Quoi ! vous êtes

B

## 18 PRÉCIS DE LA CONTROVERSE

bachelier de Salamanque , & vous ne savez pas le grec ?

L E B A C H E L I E R .

Mais le grec , le grec ! de quoi cela peut-il servir à un Espagnol ? Mais , monsieur , croyez-vous que JESUS ait une nature , une personne & une volonté ? ou deux natures , deux personnes & deux volontés ? ou une volonté , une nature , & deux personnes ? ou deux volontés , deux personnes & une nature ? ou .....

F R E I N D .

Ce sont encor les affaires d'Ephèse ; cela ne nous importe en rien.

L E B A C H E L I E R .

Mais , qu'est-ce donc qui vous importe ? pensez-vous qu'il n'y ait que trois personnes en DIEU , ou qu'il y ait trois dieux en une personne ? la seconde personne , procède-t-elle de la première personne , & la troisième procède-t-elle des deux autres , ou de la seconde *intrinsecus* , ou de la première seulement ? le fils a-t-il tous les attributs du père , excepté la paternité ? & cette troisième personne vient-elle par infusion , ou par identification , ou par spiration ?

F R E I N D .

L'évangile n'agite pas cette question ; & jamais *St. Paul* n'écrit le nom de Trinité.

LE BACHELIER.

Mais, vous me parlez toujours de l'évangile, & jamais de *St. Bonaventure*, ni d'*Albert le grand*, ni de *Tambourin*, ni de *Grillandus*, ni d'*Eseobar*.

F R E I N D.

C'est que je ne suis ni dominicain, ni cordelier, ni jésuite; je me contente d'être chrétien.

LE BACHELIER.

Mais si vous êtes chrétien, dites-moi en conscience, croyez-vous que le reste des hommes soit damné éternellement?

F R E I N D.

Ce n'est point à moi à mesurer la justice de DIEU & sa miséricorde.

LE BACHELIER.

Mais enfin, si vous êtes chrétien, que croyez-vous donc?

F R E I N D.

Je crois avec JESUS-CHRIST qu'il faut aimer DIEU & son prochain; pardonner les injures & réparer ses torts. Croyez-moi, adorez DIEU, foyez juste & bienfaisant; voilà tout l'homme. Ce sont-là les maximes de JESUS. Elles sont si vraies, qu'aucun législateur, aucun philosophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, & qu'il est impossible qu'il y en ait d'autres. Ces

## 20 PRÉCIS DE LA CONTROVERSE

vérités n'ont jamais eu , & ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

L E B A C H E L I E R .

Mais , ah ! ah ! (à propos de passions , est-il vrai que vos évêques , vos prêtres & vos diacres , vous êtes tous mariés ?

F R E I N D .

Cela est très-vrai. *St. Joseph* qui passa pour être père de *JESUS* était marié. Il eut pour fils *Jacques le mineur* surnommé *Obliâ* , frère de notre Seigneur , lequel après la mort de *JESUS* passa sa vie dans le temple. *St. Paul* , le grand *St. Paul* était marié.

L E B A C H E L I E R .

Mais *Grillandus* & *Molina* disent le contraire

F R E I N D .

*Molina* & *Grillandus* diront tout ce qu'ils voudront , j'aime mieux croire *St. Paul* lui-même ; car il dit dans sa première aux Corinthiens : (a) *N'avons-nous pas le droit de boire & de manger à vos dépens ? N'avons-nous pas le droit de mener avec nous notre femme ; notre sœur ; comme font les autres apôtres & les frères de notre Seigneur , & Céphas ? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens ? Quand on a*

(a) Chap. IX.

*planté une vigne n'en mange-t-on pas le fruit ;  
&c.*

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, est-il bien vrai que *St. Paul* ait dit cela ?

FREIND.

Oui, il a dit cela, & il en a dit bien d'autres.

LE BACHELIER.

Mais quoi ! ce prodige, cet exemple de la grace efficace ! . . . .

FREIND.

Il est vrai, monsieur, que sa conversion était un grand prodige. J'avoue que suivant les actes des apôtres il avait été le plus cruel satellite des ennemis de JESUS. Les actes disent qu'il servit à lapider *St. Etienne* ; il dit lui-même que quand les Juifs faisaient mourir un suivant de JESUS, c'était lui qui portait la sentence, *detuli sententiam* (a). J'avoue qu'*Abdias* son disciple, & *Jules* africain son traducteur, l'accusent aussi d'avoir fait mourir *Jacques Oblia* frère de notre Seigneur (b) mais ses fureurs rendent sa conversion plus admirable, & ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était

(a) Actes, chap. XXVI.

(b) Histoire apostolique d'*Abdias*. Traduction de *Jules*

Africain, liv. VI, pag. 595 & suivantes.



B 3

marié , vous dis-je , comme *St. Clément d'Alexandrie* le déclare expressément.

L E B A C H E L I E R.

Mais c'était donc un digne homme , un brave homme que *St. Paul* ! je suis fâché qu'il ait assassiné *St. Jacques & St. Etienne* , & fort surpris qu'il ait voyagé au troisième ciel ; mais poursuivez , je vous prie.

F R E I N D.

*St. Pierre* , au rapport de *St. Clément d'Alexandrie* , eut des enfans ; & même on compte parmi eux une *St. Pétronille*. *Eusèbe* dans son histoire de l'église dit que *St. Nicolas* l'un des premiers disciples , avait une très-belle femme , & que les apôtres lui reprochèrent d'en être trop occupé , & d'en paraître jaloux . . . Messieurs , leur dit-il , la prenne qui voudra ; je vous la cède. ( a )

Dans l'économie juive , qui devait durer éternellement , & à laquelle cependant a succédé l'économie chrétienne , le mariage était non-seulement permis ; mais expressément ordonné aux prêtres , puisqu'ils devaient être de la même race ; & le célibat était une espèce d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur & bien honorable par les premiers chrétiens ; puisque parmi les hérés-

( a ) *Eusèbe* , liv. III , chap. XXX.



tiques anathématisés dans les premiers conciles , on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres , comme saturniens , basilidiens , montanistes , encratistes , & autres *ens & ites*. Voilà pourquoi la femme d'un *St. Grégoire de Nazianze* accoucha d'un autre *St. Grégoire de Nazianze* , & qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme & mère d'un canonisé ; ce qui n'est pas même arrivé à *Ste. Monique* , mère de *St. Augustin*.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant & plus d'anciens évêques mariés , que vous n'avez autrefois eu d'évêques & de papes concubinaires , adultères , ou pédérastes , ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'église grecque mère de l'église latine , veut encor que les curés soient mariés. Voilà enfin pourquoi moi qui vous parle , je suis marié , & j'ai le plus bel enfant du monde.

Et , dites-moi , mon cher bachelier , n'avez-vous pas dans votre église sept sacrements de compte fait , qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible ? Or un bachelier de Salamanque jouit des agrémens du baptême dès qu'il est né ; de la confirmation dès qu'il a des culottes ; de la confession dès qu'il a fait quelques fredaines , ou qu'il entend celles des autres ; de la communion , quelque un peu différente de la

## 24 PRÉCIS DE LA CONTROVERSE

nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans ; de l'ordre quand il est tondu sur le haut de la tête , & qu'on lui donne un bénéfice de vingt, ou trente , ou quarante mille piaſtres de rente ; enfin , de l'extrême-onction quand il eſt malade. Faut-il le priver du ſacrement de mariage quand il ſe porte bien ? ſurtout après que DIEU lui-même a marié *Adam & Eve* ; *Adam* le premier des bacheliers du monde , puisqu'il avoit la ſcience infuſe , ſelon votre école ; *Eve* la première bachelette , puisqu'elle tâta de l'arbre de la ſcience avant ſon mari.

### LE BACHELIER.

Mais , s'il eſt ainſi , je ne dirai plus *mais*. Voilà qui eſt fait , je ſuis de votre religion ; je me fais anglican ; je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours ſemblant de m'aimer , tant que je ſerai jeune , qui aura ſoin de moi dans ma vieilleſſe , & que j'enterrerai proprement ſi je lui ſurvis ; cela vaut mieux que de cuire des hommes , & de déshonorer des filles , comme a fait mon couſin *Dom Caracucarador* inſquifiteur pour la foi.

Tel eſt le précis fidele de la converſation qu'eurent enſemble le docteur *Freinde* , & le bachelier *Dom Papalamiendo* , nommé depuis par nous *Papa Dexando*. Cet entretien curieux

fut rédigé par *Jacob Hulf*, l'un des secrétaires de mylord.

Après cet entretien le bachelier me tira à part & me dit ; il faut que cet Anglais, que j'avais cru d'abord antropophage, soit un bien bon homme ; car il est théologien, il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que *M. Freind* était tolérant, & qu'il descendait de la fille de *Guillaume Pen* le premier des tolérans, & le fondateur de Philadelphie. Tolérant & Philadelphie ! s'écria-t-il ; je n'avais jamais entendu parler de ces sectes-là ? Je le mis au fait, il ne pouvait me croire, il pensait être dans un autre univers, & il avait raison.



## CHAPITRE QUATRIEME.

*Retour à Londres ; Jenni commence à se corrompre.*

**T**ANDIS que notre digne philosophe *Freind* éclairait ainsi les Barcelonois, & que son fils *Jenni* enchantait les Barcelonoises, mylord *Peterborqu* fut perdu dans l'esprit de la reine, *Anne*, & dans celui de l'archiduc, pour leur avoir donné Barcelone. Les courtisans lui repro-

chèrent d'avoir pris cette ville contre toutes les règles, avec une armée moins forte de moitié que la garnison. L'archiduc en fut d'abord très-piqué, & l'ami *Freind* fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant, cet archiduc, qui était venu conquérir le royaume d'Espagne, n'avait pas de quoi payer son chocolat. Tout ce que la reine *Anne* lui avait donné était dissipé. *Montécuculi* dit dans ses mémoires, qu'il faut trois choses pour faire la guerre : 1°. de l'argent, 2°. de l'argent, 3°. de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara où il était le 11 Auguste 1706 à mylord *Peterborou*, une grande lettre signée *yo el rey*, par laquelle il le conjurait d'aller sur le champ à Gènes lui chercher sur son crédit, cent mille livres sterling pour régner (a). Voilà donc notre *Sertorius* devenu banquier Génois; de général d'armée : il confia sa détresse à l'ami *Freind*; tous deux allèrent à Gènes; je les suivis; car vous savez que mon cœur me mène. J'admirai l'habileté & l'esprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon esprit peut suffire à tout; notre grand *Locke* était médecin. Il fut le seul métaphysicien de l'Europe, & il rétablit les monnoies d'Angleterre.

(a) Elle est imprimée dans l'apologie du comte de *Peterborou*, par le docteur *Freind*, page 143; chez *Jonas Bourier*.

*Freind* en trois jours trouva les cent mille livres sterling que la cour de *Charles VI.* mangea en moins de trois semaines. Après quoi il fallut que le général , accompagné de son théologien , allât se justifier à Londres en plein parlement , d'avoir conquis la Catalogne contre les règles , & de s'être ruiné pour le service de la cause commune. L'affaire traîna en longueur & en aigreur , comme toutes les affaires de parti.

Vous savez que *M. Freind* avait été député en parlement avant d'être prêtre , & qu'il est le seul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or un jour que *Freind* méditait un discours qu'il devait prononcer dans la chambre des communes , dont il était un digne membre , on lui annonça une dame espagnole qui demandait à lui parler pour affaire pressante. C'était *Dona Boca Vermeja* elle-même. Elle était toute en pleurs ; notre bon ami lui fit servir à déjeuner. Elle essuya ses larmes , déjeûna , & lui parla ainsi :

Il vous souvient , mon cher monsieur , qu'en allant à Gènes vous ordonnâtes à *M.* votre fils *Jenni* de partir de Barcelone pour Londres , & d'aller s'installer dans l'emploi de clerc de l'échiquier que votre crédit lui a fait obtenir. Ils'embarqua sur le *Triton* avec le jeune bache-

lier *Dom Papa Dexando*, & quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du voyage avec ma bonne amie *Las Nalgas*. Vous savez que vous m'avez permis d'aimer M. votre fils, & que je l'adore...

Moi, mademoiselle ! je ne vous ai point permis ce petit commerce, je l'ai toléré : cela est bien différent. Un bon père ne doit être ni le tyran de son fils, ni son mercure. La fornication entre deux personnes libres a été peut-être autrefois une espèce de droit naturel dont *Jenni* peut jouir avec discrétion sans que je m'en mêle ; je ne le gêne pas plus sur ses maîtresses que sur son dîner & sur son souper ; s'il s'agissait d'un adultère, j'avoue que je serais plus difficile, parce que l'adultère est un larcin ; mais pour vous, mademoiselle, qui ne faites tort à personne, je n'ai rien à vous dire.

Eh bien, monsieur, c'est d'adultère qu'il s'agit. Le beau *Jenni* m'abandonne pour une jeune mariée qui n'est pas si belle que moi. Vous sentez bien que c'est une injure atroce. Il a tort, dit alors M. *Freind*. *Boca Vermeja* en versant quelques larmes, lui conta comment *Jenni* avait été jaloux, ou fait semblant d'être jaloux du bachelier ; comment madame *Clive-Hart*, jeune mariée, très-effrontée, très-em-

portée, très-masculine, très-méchante, s'était emparée de son esprit, comment il vivait avec des libertins non craignans DIEU, comment enfin il méprisait sa fidelle *Boca Vermeja* pour la coquine de *CliveH-art*; parce que la *Clive-Hart* avait une nuance ou deux de blancheur & d'incarnat au-dessus de la pauvre *Boca Vermeja*.

J'examinerai cette affaire-là à loisir, dit le bon *Freind*. Il faut que j'aille en parlement pour celle de mylord *Peterborou*: il alla donc en parlement; je l'y entendis prononcer un discours ferme & ferré, sans aucun lieu commun, sans épithète, sans ce que nous appelons des phrases; il n'invokait point un témoignage, une loi, il les attestait, il les citait, il les réclamait, il ne disait point qu'on avait surpris la religion de la cour en accusant mylord *Peterborou* d'avoir hasardé les troupes de la reine *Anne*, parce que ce n'était pas une affaire de religion: il ne prodiguait pas à une conjecture le nom de démonstration; il ne manquait pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de fades plaisanteries bourgeoises: il n'appellait pas mylord *Peterborou* son client; parce que le mot de client signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. *Freind* parlait avec autant de modestie que de fermeté: on l'écoutait en silence; on ne

l'interrompait qu'en disant , *hear him , hear him* , écoutez-le , écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remercierait le comte de *Peterborou* au-lieu de le condamner. Mylord obtint la même justice de la cour des pairs ; & se prépara à repartir avec son cher *Freind* pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc ; ce qui n'arriva pourtant pas , par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement , nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de *Jenni*. Nous apprîmes en effet qu'il menait une vie débordée & crapuleuse avec madame *Clive-Hart*, & une troupe de jeunes athées, d'ailleurs gens d'esprit , à qui leurs débauches avaient persuadé , « que l'homme n'a rien au-  
» dessus de la bête ; qu'il naît & meurt comme  
» la bête ; qu'ils sont également formés de  
» terre , qu'ils retournent également à la terre ,  
» & qu'il n'y a rien de bon & de sage que de  
» se réjouir dans ses œuvres , & de vivre avec  
» celle que l'on aime , comme le conclut *Sa-*  
» *lomon* à la fin de son chapitre troisième du  
» *Cohaleth* , que nous nommons *Eclésiastes*. »

Ces idées leur étaient principalement insinuées par un nommé *Wirburton*, méchant garnement très-impudent. J'ai lu quelque chose



des manuscrits de ce fou. DIEU nous préserve de les voir imprimés un jour ! *Wirburton* prétend que *Moyse* ne croyait pas à l'immortalité de l'âme ; & comme en effet *Moyse* n'en parla jamais , il en conclut que c'est la seule preuve que sa mission était divine. Cette conclusion absurde fait malheureusement conclure que la secte juive était fautive ; les impies en concluent par conséquent que la nôtre fondée sur la juive est fautive aussi, & que cette nôtre qui est la meilleure de toutes , étant fautive , toutes les autres sont encor plus fautes ; qu'ainsi il n'y a point de religion. De là quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de DIEU ; ajoutez à ces conclusions que ce petit *Wirburton* est un intrigant & un calomniateur. Voyez quel danger !

Un autre fou nommé *Néedham* , qui est en secret jésuite , va bien plus loin. Cet animal , comme vous le savez d'ailleurs , & comme on vous l'a tant dit , s' imagine qu'il a créé des anguilles avec de la farine de seigle , & du jus de mouton ; que sur le champ ces anguilles en ont produit d'autres , sans accouplement. Aussi-tôt nos philosophes décident qu'on peut faire des hommes avec de la farine de froment & du jus de perdrix ; parce qu'ils doivent avoir une origine plus noble que celle des anguilles : ils pré-

tendent que ces hommes en produiront d'autres incontinent ; qu'ainsi ce n'est point DIEU qui a fait l'homme ; que tout s'est fait de soi-même , qu'on peut très-bien se passer de DIEU ; qu'il n'y a point de DIEU. Jugez quels ravages le *Coheloth* malentendu , & *Wirburton* & *Néedham* bien entendus , peuvent faire dans de jeunes cœurs tout pétris de passions , & qui ne raisonnent que d'après elles.

Mais ce qu'il y avait de pis , c'est que *Jenni* avait des dettes par-dessus les oreilles ; il les payait d'une étrange façon. Un de ses créanciers était venu le jour même lui demander cent guinées , pendant que nous étions en parlement. Le beau *Jenni* qui jusques-là paraissait très-doux & très-poli , s'était battu avec lui , & lui avait donné pour tout payement un bon coup d'épée. On craignait que le blessé n'en mourut : *Jenni* allait être mis en prison , & risquait d'être pendu , malgré la protection de mylord *Peterborou*.



## CHAPITRE



## CHAPITRE CINQUIÈME.

*On veut marier Jenni.*

**I**L nous souvient , mon cher ami , de la douleur & de l'indignation qu'avait ressentie le vénérable *Freind*, quand il apprit que son cher *Jenni* était à Barcelone dans les prisons du Saint-Office. Croyez qu'il fut saisi d'un plus violent transport en apprenant les déportemens de ce malheureux enfant , ses débauches , ses dissipations , sa manière de payer ses créanciers & son danger d'être pendu. Mais *Freind* se content. C'est une chose étonnante que l'empire de cet excellent homme sur lui-même. Sa raison commande à son cœur comme un bon maître à un bon domestique. Il fait tout à-propos & agit prudemment avec autant de célérité que les imprudens se déterminent. Il n'est pas tems , dit-il , de prêcher *Jenni* il faut le tirer du précipice.

Vous saurez que notre ami avait touché la veille une très-grosse somme de la succession de *George Hubert* son oncle. Il va chercher lui-même notre grand chirurgien *Chefelden*. Nous la

C

trouvons heureusement ; nous allons ensemble chez le créancier blessé. *M. Freind* fait visiter sa plaie , elle n'était pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil , & cinquante autres en forme de réparation ; il lui demande pardon pour son fils , il lui exprime sa douleur avec tant de tendresse , avec tant de vérité , que ce pauvre homme qui était dans son lit , l'embrasse en versant des larmes , & veut lui rendre son argent. Cet spectacle étonnait & attendrissait le jeune *M. Cheselden* qui commence à se faire une grande réputation , & dont le cœur est aussi bon que son coup d'œil & sa main sont habiles. J'étais ému , j'étais hors de moi ; je n'avais jamais tant révééré , tant aimé notre ami.

Je lui demandai en retournant à sa maison s'il ne ferait pas venir son fils chez lui , s'il ne lui représenterait pas ses fautes ? Non , dit-il , je veux qu'il les sente avant que je lui en parle. Soupçons ce soir tous deux , nous verrons ensemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire. Les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai en attendant le souper chez *Jenni* , je le trouvai comme je pense que tout homme est après son premier crime , pâle , l'œil égaré la voix rauque & entrecoupée , l'esprit agité ,

répondant de travers à tout ce qu'on lui disait. Enfin, je lui appris ce que son père venait de faire. Il resta immobile, me regarda fixement, puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien; je conçus une grande espérance que *Jenni* pourrait être un jour très-honnête-homme. J'allais me jeter à son cou lorsque madame *Clive-Hart* entra avec un jeune étourdi de ses amis nommé *Birton*.

Eh bien, dit la dame en riant, est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui? C'était apparemment quelque ennuyeux; il est bon de délivrer le monde de ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelqu'autre; je te prie de donner la préférence à mon mari; car il m'ennuie furieusement.

Je regardais cette femme des pieds jusqu'à la tête. Elle était belle; mais elle me parut avoir quelque chose de sinistre dans la physionomie. *Jenni* n'osait répondre, & baissait les yeux parce que j'étais là. Qu'as-tu donc, mon ami? lui dit *Birton*. Il semble que tu aies fait quelque mal; je viens te remettre ton péché. Tiens, voici un petit livre que je viens d'acheter chez *Lintot*; il prouve, comme deux & deux font quatre, qu'il n'y a ni Dieu, ni vice, ni vertu. Cela est consolant. Buons ensemble.

A cet étrange discours je me retirai au plus vite. Je fis sentir discrètement à M. *Freind* combien son fils avait besoin de sa présence & de ses conseils. Je le conçois comme vous , dit ce bon père ; mais commençons par payer les dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. *Jenni* vint se jeter à ses pieds. Croiriez-vous bien que le père ne lui fit aucun reproche ! il l'abandonna à sa conscience , & lui dit seulement , Mon fils , souvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

Ensuite il maria *Boca Vermeja* avec le bachelier de Catalogne , pour qui elle avait un penchant secret malgré les larmes qu'elle avait répandues pour *Jenni* ; car tout cela s'accorde merveilleusement chez les femmes. On dit que c'est dans leurs cœurs que toutes les contradictions se rassemblent. C'est sans doute parce qu'elles ont été pétries originairement d'une de nos côtes.

Le généreux *Freind* paya la dot des deux mariés ; il plaça bien tous ses nouveaux convertis , par la protection de mylord *Peterborou* ; car ce n'est pas pas assez d'assurer le salut des gens ; il faut les faire vivre.

Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce sang froid actif qui m'étonnait toujours , il conclut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre

pour remettre son fils dans le chemin des honnêtes gens , que de le marier avec une personne bien née qui eût de la beauté , des mœurs , de l'esprit , & même un peu de richesses ; & que c'était le seul moyen de détacher *Jenni* de cette détestable *Clive-Hart* , & des gens perdus qu'il fréquentait.

J'avais entendu parler de mademoiselle *Primerose* , jeune héritière , élevée par myladi *Hervey* sa parente. Mylord *Peterborou* m'introduisit chez myladi *Hervey*. Je vis miss *Primerose* , & je jugeai qu'elle était bien capable de remplir toutes les vues de mon ami *Freind*. *Jenni* dans sa vie débordée avait un profond respect pour son père , & même de la tendresse. Il était touché principalement de ce que son père ne lui faisait aucun reproche de sa conduite passée. Ses dettes payées sans l'en avertir , des conseils sages donnés à propos & sans réprimandes , des marques d'amitié échappées de tems-en-tems sans aucune familiarité qui eût pu les avillir , tout cela pénétrait *Jenni* , né sensible & avec beaucoup d'esprit. J'avais toutes les raisons de croire que la fureur de ses désordres céderait aux charmes de *Primerose* , & aux étonnantes vertus de mon ami.

Mylord *Peterborou* lui-même présenta d'abord le père , & ensuite *Jenni* chez myladi *Her-*

vey. Je remarquai que l'extrême beauté de *Jenni* fit d'abord une impression profonde sur le cœur de *Primerose* ; car je la vis baisser les yeux , les relever & rougir. *Jenni* ne parut que poli ; & *Primerose* avoua à myladi *Hervey* qu'elle eût bien souhaité que cette politesse fût de l'amour.

Peu à peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille , quoiqu'il fût subjugué par l'infatigable *Clive-Hart*. Il était comme cet Indien invité par un ange à cueillir un fruit céleste , & retenu par les griffes d'un dragon. Ici le souvenir de ce que j'ai vu me suffoque. Mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes sens , je reprendrai le fil de mon histoire.



## CHAPITRE SIXIÈME.

### *Aventure épouvantable.*

**L'**ON était prêt de conclure le mariage de la belle *Primerose* avec le beau *Jenni*. Notre ami *Freind* n'avait jamais goûté une joie plus pure ; je la partageais. Voici comme elle fut changée en un désastre que je puis à peine comprendre.

Le *Clive-Hart* aimait *Jenni* en lui faisant



continuellement des infidélités. C'est le sort , dit-on , de toutes les femmes qui , en méprisant trop la pudeur , ont renoncé à la probité. Elle trahissait surtout son cher *Jenni* pour son cher *Birton* & pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivaient ensemble dans la crapule. Et ce qui ne se voit peut-être que dans notre nation, c'est qu'ils avaient tous de l'esprit & de la valeur. Malheureusement ils n'avaient jamais plus d'esprit que contre DIEU. La maison de madame *Clive-Hart* était le rendez-vous des athées. Encor s'ils avaient été des athées gens de bien comme *Epicure* & *Leontium* , comme *Lucrece* & *Memmius* , comme *Spinoza* qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande , comme *Hobbes* si fidèle à son infortuné monarque *Charles premier* . . . Mais! . . .

Quoiqu'il en soit , *Clive-Hart* jalouse avec fureur de la tendre & innocente *Primeroze* , sans être fidèle à *Jenni* , ne put souffrir cet heureux mariage. Elle médite une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans notre ville de Londres , où nos pères ont vu cependant tant de crimes de tant d'espèces.

Elle fut que *Primeroze* devait passer devant sa porte en revenant de la cité , où cette jeune personne était allé faire des emplettes avec sa

femme de chambre. Elle prend ce tems pour faire travailler à un petit canal souterrain qui conduisait l'eau dans ses offices.

Le carrosse de *Primeroſe* fut obligé en revenant de s'arrêter vis-à-vis cet embarras. La *Clive-Hart* ſe préſente à elle , la prie de deſcendre , de ſe reposer, d'accepter quelques rafraîchiſſemens, en attendant que le chemin ſoit libre. La belle *Primeroſe* tremblait à cette propoſition ; mais *Jenni* était dans le veſtibule. Un mouvement involontaire plus fort que la réflexion la fit deſcendre. *Jenni* courait au-devant d'elle & lui donnait déjà la main. Elle entre ; le mari de la *Clive-Hart* était un ivrogne imbécille , odieux à ſa femme autant que ſoumis , à charge même par ſes complaiſances. Il préſente d'abord en balbutiant des rafraîchiſſemens à la demoiſelle qui honore ſa maiſon , il en boit après elle. La dame *Clive-Hart* les emporte ſur le champ & en fait préſenter d'autres. Pendant ce tems la rue eſt débarrassée. *Primeroſe* remonte en carrosse & rentre chez ſa mère.

Au bout d'un quart-d'heure elle ſe plaint d'un mal de cœur & d'un étourdiſſement. On croit que ce petit dérangement n'eſt que l'effet du mouvement du carrosse. Mais le mal augmente de moment en moment ; & le lendemain elle était à la mort. Nous courâmes chez elle ,

M. *Freind* & moi. Nous trouvâmes cette charmante créature pâle , livide , agitée de convulsions , les lèvres retirées , les yeux tantôt éteints , tantôt étincelans & toujours fixes. Des taches noires défiguraient sa belle gorge & son beau visage. Sa mère était évanouie à côté de son lit. Le secourable *Chefelden* prodiguait envain toutes les ressources de son art. Je ne vous peindrai point le désespoir de *Freind* ; il était inexprimable. Je vole au logis de la *Clive-Hart*. J'apprends que son mari vient de mourir , & que la femme a déserté la maison. Je cherche *Jenni* , on ne le trouve pas. Une servante me dit que sa maîtresse s'est jetée aux pieds de *Jenni* , & l'a conjuré de ne la pas abandonner dans son malheur ; qu'elle est partie avec *Jenni* & *Birton* , & qu'on ne sait où elle est allée.

Ecraqué de tant de coups si rapides & si multipliés , l'esprit bouleversé par des soupçons horribles que je chassais & qui revenaient , je me traîne dans la maison de la mourante. Cependant , me disais-je à moi-même , si cette abominable femme s'est jetée aux genoux de *Jenni* , si elle l'a prié d'avoir pitié d'elle , il n'est donc point complice. *Jenni* est incapable d'un crime si lâche , si affreux , qu'il n'a eu nul intérêt , nul motif de commettre , qui le priverait d'une femme adorable & de sa fortune , qui le ren-

draît exécrable au genre-humain. Faible , il se sera laissé subjugué par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs. Il n'a point vu comme moi *Primerose* expirante , il n'aurait pas quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées , j'entre en frissonnant chez celle que je craignais de ne plus trouver en vie. Elle respirait. Le vieux *Clive - Hart* avait succombé en un moment , parce que son corps était usé par les débauches ; mais la jeune *Primerose* était soutenue par un tempérament aussi robuste que son âme était pure. Elle m'aperçut , & d'une voix tendre elle me demanda où était *Jenni* ? A ce mot , j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre ; je ne pus parler au père. Il fallut la laisser enfin entre les mains fidelles qui la servaient.

Nous allâmes instruire mylord de ce désastre. Vous connaissez son cœur , il est aussi tendre pour ses amis que terrible à ses ennemis. Jamais homme ne fut plus compatissant avec une physionomie plus dure. Il se donna autant de peine pour secourir la mourante , pour découvrir l'affile de *Jenni* & de la scélérate , qu'il en avait prises pour donner l'Espagne à l'archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que *Freind* en mourrait. Nous volions tantôt chez

*Primerose* dont l'agonie était longue , tantôt à Rochester , à Douvres , Portsmouth ; on envoyait des couriers partout , on était partout , on errait à l'aventure , comme des chiens de chasse qui ont perdu la voie ; & cependant la mère infortunée de l'infortunée *Primerose* voyait d'heure en heure mourir sa fille.

Enfin , nous apprenons qu'une femme assez jeune & assez belle , accompagnée de trois jeunes gens & de quelques valets s'est embarquée à Neuport dans le comté de Pembroke , sur un petit vaisseau qui était à la rade plein de contrebandiers ; & que ce bâtiment est parti pour l'Amérique septentrionale.

*Freind* à cette nouvelle poussa un profond soupir , puis tout-à-coup se recueillant & me serrant la main ; il fant , dit-il que j'aille en Amérique. Je lui répondis en l'admirant & en pleurant , je ne vous quitterai pas ; mais que pourrez-vous faire ? ramener mon fils unique , dit-il , à sa patrie & à la vertu , ou m'ensevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter en effet , aux indices qu'on nous donna , que ce ne fût *Jenni* qui s'était embarqué avec cette horrible femme & *Birton* , & les garnemens de son cortège.

Le bon père ayant pris son parti , dit adieu à mylord *Peterborou* qui retourna bientôt en

Catalogne', & nous allâmes fréter à Bristol un vaisseau pour la rivière de Laware & pour la baie du Mariland. *Freind* concluait que ces parages étant au milieu des possessions anglaises, il fallait y diriger sa navigation, soit que son fils fût vers le sud, soit qu'il eût marché vers le septentrion. Il se munit d'argent, de lettres de change & de vivres, laissant à Londres un domestique affidé, chargé de lui donner des nouvelles par les vaisseaux qui allaient toutes les semaines dans le Mariland ou dans la Pensilvanie.

Nous partîmes ; les gens de l'équipage en voyant la sérénité sur le visage de *Freind*, croyaient que nous faisions un voyage de plaisir. Mais quand il n'avait que moi pour témoin, ses soupirs m'expliquaient assez sa douleur profonde. Je m'applaudissais quelquefois en secret de l'honneur de consoler une si belle âme. Un vent d'ouest nous retint long-tems à la hauteur des Sorlingues. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle-Angleterre. Que d'informations nous fîmes sur toute la côte ! que de tems & de soins perdus ! Enfin un vent de nord-est s'étant levé, nous tournâmes vers Mariland. C'est-là qu'on nous dépeignit *Jenni*, la *Clive-Hart* & leurs compagnons.

Ils avaient séjourné sur la côte pendant plus d'un mois, & avaient étonné toute la colonie

par des débauches & des magnificences inconnues jusqu'alors dans cette partie du globe ; après quoi ils étaient disparus , & personne ne savait de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baie avec le dessein d'aller jusqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.



## CHAPITRE SEPTIEME.

*Ce qui arriva en Amérique.*

N O U S trouvâmes dans la route sur la droite une habitation très-bien entendue. C'était une maison basse , commode & propre , entre une grange spacieuse & une vaste étable , le tout entouré d'un jardin où croissaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite. Il n'avait pas l'air d'un Anglais , & nous jugeâmes bientôt à son accent qu'il était étranger. Nous encrâmes ; nous descendîmes ; ce bon homme nous reçut avec cordialité ; & nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau-monde.

Nous lui insinuâmes discrètement notre desir



de savoir à qui nous avions l'obligation d'être si bien reçus. Je suis, dit-il, un de ceux que vous appelez sauvages. Je naquis sur une des montagnes bleues qui bordent cette contrée, & que vous voyez à l'occident. Un gros vilain serpent à sonnette m'avait mordu dans mon enfance, sur une de ces montagnes. J'étais abandonné, j'allais mourir. Le père de mylord *Baltimore* d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de son médecin, & je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devais ; car je lui sauvai le fienné dans un combat contre une horde voisine. Il me donna pour récompense cette habitation où je vis heureux.

M. *Freind* lui demanda s'il était de la religion du lord *Baltimore* ? Moi ; dit-il, je suis de la mienne ; pourquoi voudriez-vous que je fusse de la religion d'un autre homme ? Cette réponse courte & énergique nous fit rentrer un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre DIEU & votre loi ? Oui, nous répondit-il, avec une assurance qui n'avait rien de la fierté ; mon DIEU est là, & il montra le ciel ; ma loi est là-dedans, & il mit la main sur son cœur.

*Freind* fut saisi d'admiration, & me serrant la main ; cette pure nature, me dit-il, en fait plus que tous les bacheliers qui ont raisonné avec nous dans Barcelone.



Il était pressé d'apprendre, s'il se pouvait, quelque nouvelle certaine de son fils *Jenni*. C'était un poids qui l'oppressait. Il demanda si on n'avait pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avaient fait tant de fracas dans les environs? Comment, dit le vieillard, si on m'en a parlé! je les ai vus, je les ai reçus chez moi; & ils ont été si contents de ma réception, qu'ils sont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémissement & l'effroi de mon ami à ce discours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans son premier mouvement, Quoi! votre fille a été enlevée par mon fils? Bon Anglais, lui repartit le vieillard, ne te fâches point; je suis très-aise que celui qui est parti de chez moi avec ma fille soit ton fils; car il est beau, bien fait, & paraît courageux. Il ne m'a point enlevé ma chère *Parouba*,; car il faut que tu saches que *Parouba* est son nom, parce que *Parouba* est le mien. S'il m'avait pris ma *Parouba*, ce serait un vol; & mes cinq enfans mâles qui sont à présent à la chasse dans le voisinage à quarante ou cinquante milles d'ici, n'auraient pas souffert cet affront. C'est un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en est allée de son plein gré avec ces jeunes gens; elle a voulu voir le pays; c'est une petite satisfaction

qu'on nedoit pas refuser à une personne de son âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il soit un mois, j'en suis sûr; car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auraient fait rire si la douleur où je voyais mon ami plongé, n'avait pas pénétré mon ame, qui en était toute occupée.

Le soir, tandis que nous étions prêts à partir & à profiter du vent, arrive un des fils de *Parouba* tout essoufflé, la pâleur, l'horreur & le désespoir sur le visage. Qu'as-tu donc, mon fils; d'où viens-tu? je te croyais à la chasse. Que t'est-il arrivé? es-tu blessé par quelque bête sauvage? -- Non, mon père, je ne suis point blessé, mais je me meurs. -- Mais d'où viens-tu encor une fois, mon cher fils? De quarante milles d'ici sans m'arrêter, mais je suis mort.

Le père tout tremblant le fait reposer. On lui donne des *restaurants*; nous nous empressons autour de lui, ses petits frères, ses petites sœurs, *Mr. Freind* & moi, & nos domestiques. Quand il eut repris ses sens, il se jeta au cou du bon viellard *Parouba*. Ah! dit-il, en sanglotant ma sœur *Parouba* est prisonnière de guerre, & probablement va être mangée.

Le bon homme *Parouba* tomba par terre à ces paroles. *M. Freind* qui était père aussi,  
sentit

sentit ses entrailles s'émouvoir. Enfin *Parouba* le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes Anglais fort étourdis , avaient attaqué par passe-tems des gens de la montagne bleue. Ils avaient , dit-il , avec eux une très-belle femme & sa suivante ; & je ne fais comment ma sœur se trouvait dans cette compagnie. La belle Anglaise a été tuée & mangée , ma sœur a été prise & sera mangée tout de même. Je viens ici chercher du secours contre les gens de la montagne bleue ; je veux , les manger à mon tour , reprendre ma chère sœur , ou mourir.

Ce fut alors à M. *Freind* de s'évanouir ; mais l'habitude de se commander à lui-même le soutint. DIEU m'a donné un fils , me dit-il ; il reprendra le fils & le père quand le moment d'exécuter ses décrets éternels sera venu. Mon ami , je serais tenté de croire que DIEU agit quelquefois par une providence particulière , soumise à ses loix générales , puisqu'il punit en Amérique les crimes commis en Europe , & que la scélérate *Clive-Hart* est morte comme elle devait mourir. Peut-être le souverain fabricant de tant de mondes aura-t-il arrangé les choses de façon que les grands forfaits commis dans un globe , sont expiés quelque-fois dans ce globe même. je

D

n'ose le croire, mais je le souhaite ; & je le croirais si cette idée n'était pas contre toutes les règles de la bonne métaphysique.

Après des réflexions si tristes sur de si fatales aventures fort ordinaires en Amérique, *Freind* prit son parti incontinent selon sa coutume. J'ai un bon vaisseau, dit-il à son hôte, il est bien approvisionné ; remontons le golfe avec la marée le plus près que nous pourrons des montagnes bleues. Mon affaire la plus pressée est à présent de sauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes ; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix, & que je suis le petit fils de *Pen* : ce nom seul suffira.

A ce nom de *Pen* si révééré dans toute l'Amérique boréale, le bon *Parouba* & son fils sentirent les mouvemens du plus profond respect, & de la plus chère espérance. Nous nous embarquons, nous mettons à la voile, nous abordons en trente-six heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place, alors presque déserte, que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitans des montagnes bleues qui descendaient dans la plaine armés de casse-têtes, de haches, & de ces mousquets que les Européens leur ont si sottement vendus pour

avoir des pelleteries. On entendait déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançaient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore qui venaient les combattre. Les cavaliers courent sur nous à bride abattue le sabre à la main. Nos compagnons se préparaient à les recevoir. M. *Freind* ayant regardé fixement les cavaliers, frissonna un moment. Mais reprenant tout-à-coup son sang froid ordinaire ; Ne bougez, mes amis, nous dit-il d'une voix attendrie ; laissez-moi agir seul. Il s'avance en effet seul. sans armes à pas lents vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval, se jeter à terre & tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement, nous approchons, c'était *Jenni* lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père qui l'embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler. *Birton* & les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnaient descendirent de cheval. Mais *Birton* conservant son caractère lui dit, Pardieu, notre cher *Freind*, je ne t'attendais pas ici. Toi & moi nous sommes faits pour les aventures. Pardieu je suis bien aise de te voir.

*Freind*, sans daigner lui répondre, se retourna vers l'armée des montagnes bleues qui s'avavançait. Il marche à elle avec le seul *Parouba*, qui lui servait d'interprète. Compatriotes, leur dit *Parouba*, voici le descendant de *Pen* qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots le plus ancien du peuple répondit, en élevant les mains & les yeux au ciel ; Un fils de *Pen* ! que je baise ses pieds & ses mains, & ses parties sacrées de la génération. Qu'il puisse faire une longue race de *Pen* ! que les *Pen* vivent à jamais ; le grand *Pen* est notre *Manitou*, notre Dieu. Ce fut presque le seul des gens d'Europe qui ne nous trompa point, qui ne s'empara point de nos terres par la force. Il acheta le pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement ; il entretint chez nous la concorde, il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait. Il nous enseigna des arts que nous ignorions. Jamais nous ne fumâmes contre lui ni contre ses enfans, le calumet de la guerre ; nous n'avons avec les *Pen* que le calumet de l'adoration.

Ayant parlé ainsi au nom de son peuple, il courut en effet baiser les pieds & les

mains de M. *Freind* ; mais il s'abstint de  
 parvenir aux parties sacrées , dès qu'on lui  
 dit que ce n'était pas l'usage en Angleterre ,  
 & que chaque pays a ses cérémonies.

*Freind* fit apporter sur le champ une tren-  
 taine de jambons , autant de grands pâtés  
 & de poulardes à la daube , deux cents gros  
 flacons de vin de Pontac qu'on tira du vais-  
 seau ; il plaça à côté de lui le commandant  
 des montagnes bleues. *Jenni* & ses compa-  
 gnons furent du festin ; mais *Jenni* aurait vou-  
 lu être cent pieds sous terre. Son père ne lui  
 disait mot ; & ce silence augmentait encor  
 sa honte.

*Birton* , à qui tout était égal , montrait une  
 gaieté évaporée. *Freind* avant qu'on se mit à  
 manger , dit au bon *Parouba* ; il nous manque  
 ici une personne bien chère , c'est votre fille. Le  
 commandant des montagnes bleues la fit venir  
 sur le champ ; on ne lui avait fait aucun ou-  
 trage ; elle embrassa son père & son frère comme  
 si elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour de-  
 mander par quelle raison les guerriers des mon-  
 tagnes bleues avaient tué & mangé madame  
*Clive-Hart* , & n'avaient rien fait à la fille de  
*Parouba* ? C'est parce que nous sommes justes ,  
 répondit le commandant. Cette fière Anglaise

était de la troupe qui nous attaqua, elle tua un des nôtres d'un coup de pistolet par derrière. Nous n'avons rien fait à la *Parouba*, dès que nous avons su qu'elle était la fille d'un de nos anciens camarades ; & qu'elle n'était venue ici que pour s'amuser ; il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

*Freind* fut touché de cette maxime ; mais il représenta que la coutume de manger des femmes était indigne de si braves gens , & qu'avec tant de vertu on ne devait pas être antropophage.

Le chef des montagnes nous demanda alors ce que nous faisons de nos ennemis, lorsque nous les avons tués ? Nous les enterrons , lui répondis-je. J'entends , dit-il , vous les faites manger par les vers. Nous voulons avoir la préférence ; nos estomacs font une sépulture plus honorable.

*Birton* prit plaisir à soutenir l'opinion des montagnes bleues. Il dit que la coutume de mettre son prochain au pot ou à la broche , était la plus ancienne , & la plus naturelle , puisqu'on l'avait trouvée établie dans les deux hémisphères ; qu'il était par conséquent démontré que c'était-là une idée innée ; qu'on avait été à la chasse aux hommes , avant d'aller à la chasse aux bêtes , par la raison qu'il était bien plus aisé



de tuer un homme que de tuer un loup. Que si les Juifs dans leurs livres si long-tems ignorés, ont imaginé qu'un nommé *Cain* tua un nommé *Abel*, ce ne put être que pour le manger. Que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris plusieurs fois de chair humaine ; que selon les meilleurs historiens les Juifs dévorèrent les chairs sanglantes des Romains assassinés par eux en Egypte, en Chypre, en Asie, dans leurs révoltes contre les empereurs *Trajan* & *Adrien*.

Nous lui laissâmes débiter ces dures plaisanteries, dont le fond pouvait malheureusement être vrai, mais qui n'avaient rien de l'atticisme grec & de l'urbanité romaine.

Le bon *Freind*, sans lui répondre, adressa la parole aux gens du pays. *Parouba* l'interprétait phrase à phrase. Jamais le grave *Tillotson* ne parla avec tant d'énergie. Jamais l'insinuant *Smaldrige* n'eut des graces si touchantes. Le grand secret est de démontrer avec éloquence. Il leur démontra donc que ces festins où l'on se nourrit de la chair de ses semblables sont des repas de vautours, & non pas d'hommes, que cette exécrationnable coutume inspire une féroce destructrice du genre humain, que c'était la raison pour laquelle ils ne connaissaient ni les consolations de la société, ni la culture de la terre. Enfin ils jurèrent par leur grand *Manitou*.

qu'ils ne mangeraient plus ni hommes ni femmes.

*Freind* dans une seule conversation fut leur législateur ; c'était *Orphée* qui apprivoisait les tigres. Les jésuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs lettres curieuses & édifiantes, qui sont rarement l'un & l'autre ; ils n'égaleront jamais notre ami *Freind*.

Après avoir comblé de présens les seigneurs des montagnes bleues, il ramena dans son vaisseau le bon homme *Parouba* vers sa demeure. Le jeune *Parouba* fut du voyage avec sa sœur, les autres frères avaient poursuivi leur chasse du côté de la Caroline. *Jenni*, *Birton* & leurs camarades s'embarquèrent dans le vaisseau ; le sage *Freind* persistait toujours dans sa méthode de ne faire aucun reproche à son fils quand ce garnement avait fait quelque mauvaise action ; il le laissait s'examiner lui-même, & dévorer son cœur, comme dit *Pythagore*. Cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avait apportée d'Angleterre, & en la relisant il regardait son fils, qui baissait toujours les yeux, & on lisait sur le visage de ce jeune homme le respect & le repentir.

Pour *Birthon* il était aussi gai & aussi désinvolte que s'il était revenu de la comédie ; c'était un caractère à-peu-près dans le goût du feu

comte de *Rocheſter*, extrême dans la débauche, dans la bravoure, dans ſes idées, dans ſes expreſſions, dans ſa philoſophie épicurienne, n'étant attaché à rien ſinon aux choſes extraordinaires dont il ſe dégoutait bien vite; ayant cette ſorte d'eſprit, qui tient les vraifemblances pour des démonſtrations; plus ſavant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de ſon âge; mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à M. *Freind* en dînant avec nous dans le vaiſſeau, de me dire; En vérité, mon ami, j'eſpère que DIEU inspirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens, & que l'exemple terrible de la *Clive-Hart* les corrigera.

*Birton* ayant entendu ces paroles lui dit d'un ton un peu dédaigneux; j'étais depuis long-temps très-mécontent de cette méchante *Clive-Hart*, je ne me ſoucie pas plus d'elle que d'une poularde graſſe qu'on aurait miſe à la broche: mais en bonne foi, penſez-vous qu'il exiſte, je ne fais où, un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes, & tous les hommes pervers qui peuplent & dépeuplent les quatre parties de notre petit monde? Oubliez-vous que notre déteſtable *Marie* fille de *Henri VIII*, fut heureuſe juſqu'à ſa mort? & cependant elle avait fait périr dans les flammes plus de huit-cents citoyens & citoyennes, ſur le

seul prétexte qu'ils ne croyaient ni à la trar-  
substantiation ni au pape. Son père presqu'aussi  
barbare qu'elle , & son mari plus profondément  
méchant , vécurent dans les plaisirs. Le pape  
*Alexandre VI* plus criminel qu'eux tous , fut  
aussi le plus fortuné ; tous ses crimes lui réussirent , & il mourut à soixante & douze ans , puissant , riche , courtié de tous les rois. Où donc est le DIEU juste & vengeur ? Non , pardieu , il n'y a point de DIEU.

*M. Freind* , d'un air austère , mais tranquille , lui dit , monsieur , vous ne devriez pas , ce me semble , jurer par DIEU même , que ce DIEU n'existe pas. Songez que *Newton* & *Locke* n'ont prononcé jamais ce nom sacré sans un air de recueillement & d'adoration secrète qui a été remarqué de tout le monde.

*Pox* , repartit *Birton* , je me soucie bien de la mine que deux hommes ont faite ! quelle mine avait donc *Newton* quand il commentait l'*A-pocalypse* ? & quelle grimace faisait *Locke* lorsqu'il racontait la longue conversation d'un perroquet avec le prince *Mauriac* ? Alors *Freind* prononça ces belles paroles d'or qui se gravèrent dans mon cœur : *Oublions les rêves des grands-hommes , & souvenons-nous des vérités qu'ils nous ont enseignées.* Cette réponse engagea une dispute réglée , plus intéressante que

la conversation avec le bachelier de Salamanque; je me mis dans un coin, j'écrivis en notes tout ce qui fut dit : on se rangea autour des deux combattans; le bon homme *Parouba*, son fils, & surtout sa fille, les compagnons des débauches de *Jenni* écoutaient le cou tendu, les yeux fixés; & *Jenni* la tête baissée, les deux coudes sur ses genoux, les mains sur ses yeux, semblait plongé dans la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la dispute.



## CHAPITRE HUITIÈME.

*Dialogue de Freind & de Birton, sur  
l'athéisme.*

F R E I N D.

**J**E ne vous répéterai pas, monsieur, les argumens métaphysiques de notre célèbre *Clarke*. Je vous exhorte seulement à les relire; ils sont plus faits pour vous éclairer que pour vous toucher : je ne veux vous apporter que des raisons, qui peut-être parleront plus à votre cœur.

B I R T O N.

Vous me ferez plaisir; je veux qu'on m'a-

muse & qu'on m'intéresse ; je hais les sophismes : les disputes métaphysiques ressemblent à des ballons remplis de vent que les combattans se renvoient. Les vessies crèvent , l'air en sort ; il ne reste rien.

## F R E I N D.

Peut-être dans les profondeurs du respectable arien *Clarke* y a-t-il quelques obscurités , quelques vessies ; peut-être s'est-il trompé sur la réalité de l'infini actuel , & de l'espace &c. ; peut-être en se faisant commentateur de DIEU a-t-il imité quelquefois les commentateurs d'*Homère* , qui lui supposent des idées auxquelles *Homère* ne pensa jamais.

*A ces mots d'infini , d'espace , d'Homère , de commentateurs , le bon homme Parouba & sa fille , & quelques Anglais même voulurent aller prendre l'air sur le tillac ; mais Freind ayant promis d'être intelligible , ils demeurèrent ; & moi j'expliquais tout bas à Parouba quelques mots un peu scientifiques , que des gens nés sur les montagnes bleues ne pouvaient entendre aussi commodément que des docteurs d'Oxford & de Cambridge.*

L'ami *Freind* continua donc ainsi : Il serait

triste que pour être sûr de l'existence de DIEU il fût nécessaire d'être un profond métaphysicien : il n'y aurait tout-au-plus en Angleterre qu'une centaine d'esprits bien versés ou renversés dans cette science ardue du pour & du contre, qui fussent capables de sonder cet abyme ; & le reste de la terre entière croupirait dans une ignorance invincible, abandonné en proie à ses passions brutales, gouverné par le seul instinct, & ne raisonnant passablement que sur les grossières notions de ses intérêts charnels. Pour savoir s'il est un DIEU, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'ouvrir les yeux.

B I R T O N.

Ah ! je vous vois venir ; vous recourez à ce vieil argument tant rebattu, que le soleil tourne sur son axe, en vingt-cinq jours & demi en dépit de l'absurde inquisition de Rome, que la lumière nous arrive réfléchie de Saturne en quatorze minutes, malgré les suppositions absurdes de *Descartes* ; que chaque étoile fixe est un soleil comme le nôtre, environné de planètes ; que tous ces astres innombrables placés dans les profondeurs de l'espace, obéissent aux loix mathématiques, découvertes & démontrées par le grand *Newton* ; qu'un catéchiste annonce DIEU aux enfans, & que *Newton* le prouve aux sages, comme le dit un philosophe *Franch-*

*man* persécuté dans son drôle de pays pour l'avoir dit.

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet ordre constant qui règne dans toutes les parties de l'univers ; il faut bien que tout ce qui existe soit dans un ordre quelconque : il faut bien que la matière plus rare s'élève sur la plus massive , que le plus fort en tout sens presse le plus faible , que ce qui est poussé avec plus de mouvement coure plus vite que son égal ; tout s'arrange ainsi de soi-même. Vous auriez beau , après avoir bu une pinte de vin comme *Esdras* , me parler comme lui neuf cent soixante heures de suite sans fermer la bouche , je ne vous en croirai pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptasse un être éternel , infini & immuable , qui s'est plu dans je ne fais quel tems à créer de rien des choses qui changent à tout moment , & à faire des araignées pour éventrer des mouches ? voudriez-vous que je disse avec ce bavard impertinent de *Nieuventyd* , que DIEU nous a donné des oreilles pour avoir la foi , parce que la foi vient par oui-dire ? Non , non , je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues , à des imbécilles ; je m'en tiens au petit livre d'un *Frenchman* , qui dit que rien n'existe & ne peut



exister, sinon la nature, que la nature fait tout, que la nature est tout; qu'il est impossible & contradictoire qu'il existe quelque chose au-delà du tout; en un mot je ne crois qu'à la nature.

F R E I N D.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, & que dans nous, autour de nous & à cent mille millions de lieues, tout est art sans aucune exception.

B I R T O N.

Comment? tout est art! en voici bien d'une autre!

F R E I N D.

Presque personne n'y prend garde. Cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours, servez-vous de vos yeux, & vous reconnaîtrez, vous adorerez un DIEU. Songez comment ces globes immenses que vous voyez rouler dans leur immense carrière, observent les loix d'une profonde mathématique; il y a donc un grand mathématicien que *Platon* appelait l'éternel géomètre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *Oréri*, parce que mylord *Oréri* les a mis à la mode en protégeant l'ouvrier par ses libéralités; c'est une très-faible copie de notre monde

planétaire & de ses révolutions , la période même du changement des solstices & des équinoxes qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire.

Cette période , cette course si lente d'environ vingt-six mille ans , n'a pu être exécutée par des mains humaines dans nos oréri. Cette machine est très-imparfaite ; il faut la faire tourner avec une manivelle ; cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artisans. Jugez donc quelle est la puissance , quel est le génie de l'éternel architecte , si l'on peut se servir de ces termes impropres , si mal assortis à l'être suprême.

*Je donnai une légère idée d'un oréri à Parouba. Il dit , s'il y a du génie dans cette copie , il faut bien qu'il y en ait dans l'original. Je voudrais voir un oréri ; mais le ciel est plus beau. Tous les assistans anglais & américains entendant ces mots furent également frappés de la vérité , & levèrent les mains au ciel. Birton demeura tout pensif , puis il s'écria ; quoi ! tout serait art ; & la nature ne serait que l'ouvrage d'un suprême artisan ! serait-il possible ? Le sage Freind continua ainsi :*

Portez à présent vos yeux sur vous-même ;  
examinez

Examinez avec quel art étonnant & jamais assez connu ; tout y est construit en dedans , & en dehors pour tous vos usages & pour tous vos desirs ; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie , vous savez assez qu'il n'y a pas un viscère qui ne soit nécessaire , & qui ne soit secouru dans ses dangers par le jeu continuel des viscères voisins. Les secours dans le corps sont si artificieusement préparés de tous côtés , qu'il n'y a pas une seule veine qui n'ait ses valvules & ses écluses pour ouvrir au sang des passages. Depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils des pieds , tout est art , tout est préparation , moyen , & fin. Et en vérité , on ne peut que se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales , & qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler & pour manger , que ni les yeux ne sont ni merveilleusement disposés pour voir , ni les oreilles pour entendre , ni les parties de la génération pour engendrer : cette audace est si folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend le témoignage au suprême fabricant.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine ; & cela est si vrai ; qu'il est impossible aux efforts de tous les

E

hommes réunis de produire un brin de paille si le germe n'est pas dans la terre. Et il ne faut pas dire que les germes pourrissent pour produire ; car ces bêtises ne se disent plus.

*L'assemblée sentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reste , parce qu'elles étaient plus palpables. Birton disait entre ses dents , faudra-t-il se soumettre à reconnaître un DIEU ? Nous verrons cela : pardieu , c'est une affaire à examiner. Jenni rêvait toujours profondément & était touché ; & notre Freind acheva sa phrase.*

Non , mes amis , nous ne faisons rien , nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger , d'unir , de défunir , de nombrer , de peser , de mesurer , mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'être nécessaire , l'être existant éternellement par lui-même qui fasse ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbécilles ou de si grands fripons. Ils se vantent de créer de l'or , & ils ne pourraient pas créer de la crotte.

Avouons donc , mes amis , qu'il est un être suprême , nécessaire , incompréhensible qui nous a faits.

B I R T O N.

Et où est-il cet être ? s'il y en a un , pourquoi se cache-t-il ? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on se cacher quand on a fait du bien ?

F R E I N D.

Avez-vous jamais vu *Christophe Ken* qui a bâti St. Paul de Londres ? Cependant il est démontré que cet édifice est l'ouvrage d'un architecte très-habile.

B I R T O N.

Tout le monde conçoit aisément que *Ken* a bâti avec beaucoup d'argent ce vaste édifice , où *Burgefs* nous endort quand il prêche. Nous savons bien pourquoi & comment nos pères ont élevé ce bâtiment. Mais pourquoi & comment un DIEU aurait-il créé de rien cet univers ? Vous savez l'ancienne maxime de toute l'antiquité ; rien ne peut rien créer , rien ne retourne à rien. C'est une vérité dont personne n'a jamais douté. Votre bible même dit expressément que votre DIEU fit le ciel & la terre , quoique le ciel , c'est-à-dire , l'assemblage de tous les astres soit beaucoup plus supérieur à la terre , que cette terre ne l'est au plus petit des grains de sable ; mais votre bible n'a jamais dit que DIEU fit le ciel & la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme

E 2

de rien. Il la pétrit fort fingulièrement d'une côte qu'il arracha à son mari. Le chaos existait selon la bible même avant la terre. Donc la matière était aussi éternelle que votre DIEU.

*Il s'éleva alors un petit murmure dans l'assemblée ; on disait, Birton pourrait bien avoir raison, mais Freind répondit :*

Je vous ai , je pense , prouvé qu'il existe une intelligence suprême , une puissance éternelle à qui nous devons une vie passagère : je ne vous ai point promis de vous expliquer le pourquoi & le comment. DIEU m'a donné assez de raison pour comprendre qu'il existe ; mais non assez pour savoir au juste si la matière lui a été éternellement soumise , ou s'il l'a fait naître dans le tems. Que vous importe l'éternité ou la création de la matière , pourvu que vous reconnaissiez un DIEU , un maître de la matière & de vous ? Vous me demandez où DIEU est ; je n'en fais rien , & je ne dois pas le savoir. Je fais qu'il est ; je fais qu'il est notre maître , qu'il fait tout , que nous devons tout attendre de sa bonté.

B I R T O N .

De sa bonté ! vous vous moquez de moi. Vous m'avez dit , servez-vous de vos yeux. Et

moi je vous dis , servez-vous des vôtres. Jetez seulement un coup-d'œil sur la terre entière , & jugez si votre DIEU serait bon.

*M. Freind sentit bien que c'était-là le fort de la dispute , & que Birton lui préparait un rude assaut ; il s'aperçut que les auditeurs , & surtout les Américains , avaient besoin de prendre haleine pour écouter, & lui pour parler. Il se recommanda à DIEU ; on alla se promener sur le tillac ; on prit ensuite du thé dans le yacht, & la dispute réglée recommença*



## CHAPITRE NEUVIEME.

*Sur l'athéisme.*

B I R T O N.

**P**ARDIEU, monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté , que vous l'avez eu sur la puissance & sur l'industrie : je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée ; ensuite je mettrai sous vos yeux les crimes & les malheurs perpétuels des habi-

E 3

rans , & vous jugerez de l'affection paternelle que selon vous le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens de Gloucester-Shire mon pays , quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras , les élèvent dans de beaux pâturages , leur donnent ensuite une bonne écurie & de l'avoine & de la paille à foison. Mais , s'il vous plaît , quelle nourriture & quel abri avaient tous ces pauvres Américains du Nord quand nous les avons découverts après tant de siècles ? il fallait qu'ils courussent trente & quarante milles pour avoir de quoi manger. Toute la côte boréale de notre ancien monde languit à-peu-près sous la nécessité ; & depuis la Laponie suédoise jusqu'aux mers septentrionales du Japon , cent peuples traînent leur vie aussi courte qu'insupportable dans une disette affreuse au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats sont exposés sans cesse à des fléaux destructeurs. Nous y marchons sur des précipices enflammés recouverts de rochers fertiles qui sont des pièges de mort. Il n'y a point d'autres enfers sans doute ; & ces enfers se sont ouverts mille fois sous nos pas.

On nous parle d'un déluge universel physiquement impossible , & dont tous les gens sensés rient. Mais du moins on nous console en



nous disant qu'il n'a duré que dix mois : il devait éteindre ces feux , qui depuis ont détruit tant de villes florissantes. Votre *St. Augustin* nous apprend qu'il y eut cent villes entières d'embrasées & d'abymées en Libie par un seul tremblement de terre ; ces volcans ont bouleversé toute la belle Italie. Pour comble de maux , les tristes habitans de la zone glaciale ne sont pas exempts de ces gouffres souterrains ; les Islandais toujours menacés voient la faim devant eux , cent pieds de glace & cent pieds de flamme à droite & à gauche sur leur mont Hécla : car tous les grands volcans sont placés sur ces montagnes hideuses.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toises de hauteur ne sont rien par rapport à la terre , qui a trois mille lieues de diamètre ; que c'est un grain de la peau d'une orange sur la rondeur de ce fruit , que ce n'est pas un pied sur trois mille. Hélas ! qui sommes-nous donc ? si les hautes montagnes ne sont sur la terre que la figure d'un pied sur trois mille pieds , & de quatre pouces sur neuf mille pieds. Nous sommes donc des animaux absolument imperceptibles ; & cependant nous sommes écrasés par tout ce qui nous environne , quoique notre infinie petitesse si voisine du néant semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les

accidens. Après cette innombrable quantité de villes détruites , rebâties & détruites encore comme des fourmillières , que dirons-nous de ces mers de sable qui traversent le milieu de l'Afrique , & dont les vagues brûlantes , amoncelées par les vents , ont englouti des armées entières ? A. quoi servent ces vastes déserts à côté de la belle Syrie ! déserts si affreux , si inhabitables , que ces animaux féroces , appelés Juifs ; se crurent dans le paradis terrestre quand ils passèrent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvait cultiver quelques arpens

Ce n'est pas encore assez que l'homme , cette noble créature , ait été si mal logé , si mal vêtu , si mal nourri pendant tant de siècles. Il naît entre l'urine & de la matière fécale pour respirer deux jours ; & pendant ces deux jours composés d'espérances trompeuses & de chagrins réels , son corps formé avec un art inutile est en proie à tous les maux qui résultent de cet art même : il vit entre la peste & la vérole ; la source de son être est empoisonnée ; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent ; & le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes !

*Pendant que Birton parlait ainsi , la compagnie était toute attentive & toute émue ; le bon homme Parouba disait , voyons comme notre docteur se tirera de là. Jenni même laissa échapper ces paroles à voix basse : ma foi , il a raison , j'étais bien sot de m'être laissé toucher des discours de mon père. M. Freind laissa passer cette première bordée qui frappait toutes les imaginations ; puis il dit :*

Un jeune théologien répondrait par des sophismes à ce torrent de tristes vérités , & vous citerait St. Basile & St. Cyrille qui n'ont que faire ici ; pour moi , messieurs , je vous avouerai sans détour qu'il y a beaucoup de mal physique sur la terre ; je n'en diminue pas l'existence ; mais M. Birton l'a trop exagéré. Je m'en rapporte à vous , mon cher Parouba ; votre climat est fait pour vous , & il n'est pas si mauvais , puisque ni vous , ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Esquimaux , les Islandais , les Lapons , les Ostiakes , les Samoyèdes n'ont jamais voulu sortir du leur. Les rangifères , ou rennes que DIEU leur a donnés pour les nourrir , les vêtir , & les traîner , meurent quand on les transporte dans une autre zone. Les Lapons même aussi meurent

dans les climats un peu méridionaux ; le climat de la Sibérie est trop chaud pour eux , ils se trouveraient brûlés dans le parage où nous sommes.

Il est clair que DIEU a fait chaque espèce d'animaux & de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les nègres , cette espèce d'hommes si différente de la nôtre , sont tellement nés pour leur patrie , que des milliers de ces animaux noirs se sont donnés la mort quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau & l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique ; le taureau & ses compagnes bondissent dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la cannelle & le girofle ne croissent qu'aux Indes ; le froment n'est bon que dans le peu de pays où DIEU le fait croître. On a d'autres nourritures dans toute votre Amérique depuis la Californie jusqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre , non plus qu'en Suède & en Canada. Voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'essence de leurs rites religieux sur du pain & sur du vin , n'ont consulté que leur climat ; ils sont très-bien , eux , de remercier DIEU de l'aliment & de la boisson qu'ils tiennent de sa bonté ; & vous serez très-

bien , vous Américains , de lui rendre grace de votre maïs , de votre manioc & de votre cassave. DIEU dans toute la terre a proportionné les organes & les facultés des animaux , depuis l'homme jusqu'au limaçon , aux lieux où il leur a donné la vie : n'accusons donc pas toujours la providence quand nous lui devons souvent des actions de grâces.

Venons aux fléaux , aux inondations , aux volcans , aux tremblemens de terre. Si vous ne considérez que ces calamités , si vous ne ramassez qu'un assemblage affreux de tous les accidens qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers , DIEU est un tyran à vos yeux ; si vous faites attention à ses innombrables bienfaits , DIEU est un père. Vous me citez *St. Augustin* le rhéteur , qui dans son livre des miracles parle de cent villes englouties à la fois en Libie ; mais songez que cet Africain , qui passa sa vie à se contredire , prodiguait dans ses écrits la figure de l'exagération : il traitait les tremblemens de terre comme la grace efficace & la damnation éternelle de tous les petits enfans morts sans baptême : n'a-t-il pas dit dans son trente-septième sermon , avoir vu en Ethiopie des races d'hommes pourvues d'un grand œil au milieu du front comme les Cyclopes , & des peuples entiers sans tête ?

Nous qui ne sommes pas pères de l'église, nous ne devons aller ni au-delà, ni en-deçà de la vérité : cette vérité est que sur cent mille habitations on en peut compter tout au plus une détruite chaque siècle par les feux nécessaires à la formation de ce globe.

Le feu est tellement nécessaire à l'univers entier, que sans lui il n'y aurait sur la terre ni animaux, ni végétaux, ni minéraux : il n'y aurait ni soleil, ni étoiles dans l'espace. Ce feu répandu sous la première écorce de la terre, obéit aux loix générales établies par DIEU même : il est impossible qu'il n'en résulte quelques désastres particuliers. Or on ne peut pas dire qu'un artisan soit un mauvais ouvrier quand une machine immense formée par lui seul, subsiste depuis tant de siècles sans se déranger. Si un homme avait inventé une machine hydraulique, qui arrosât toute une province & la rendît fertile, lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donnerait noyât quelques insectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde est l'ouvrage d'un être souverainement intelligent & puissant : vous qui êtes intelligent, vous devez l'admirer : vous qui êtes comblés de ses bienfaits, vous devez l'aimer.

Mais les malheureux, dites-vous, condamnés à souffrir toute leur vie, accablés de ma-

ladies incurables , peuvent-ils l'admirer & l'aimer ? Je vous dirai , mes amis , que ces maladies si cruelles viennent presque toutes de notre faute , ou de celle de nos pères qui ont abusé de leurs corps ; & non de la faute du grand fabricant. On ne connaissait guère de maladies que celle de la décrépitude dans toute l'Amérique septentrionale , avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appelons eau-de-vie , & qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu. La contagion secrète des Caraïbes que vous autres jeunes gens vous appelez *Pox* , n'était qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source , & qu'on guérissait en deux jours , soit avec du gayac , soit avec du bouillon de tortue ; l'incontinence des Européens transplanta dans le reste du monde cette incommodité , qui prit parmi nous un caractère si funeste , & qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisons que le pape *Jules II* , le pape *Léon X* , un archevêque de Mayence nommé *Henneberg* , le roi de France *François premier* en moururent.

La petite vérole , née dans l'Arabie heureuse , n'était qu'une faible éruption , une ébullition passagère sans danger , une simple dépuration du sang : elle est devenue mortelle en Angleterre comme dans tant d'autres climats ; no-

tre avarice l'a portée dans ce nouveau monde ; elle l'a dépeuplé.

Souvenons-nous que dans le poëme de *Milton* , ce benêt d'*Adam* demande à l'ange *Gabriel* s'il vivra long - tems. Oui , lui répond l'ange , si tu observes la grande règle rien de trop : observez tous cette règle , mes amis ; oseriez-vous exiger que DIEU vous fit vivre sans douleur des siècles entiers pour prix de votre gourmandise , de votre ivrognerie , de votre incontinence , de votre abandonnement à d'infâmes passions qui corrompent le sang , & qui abrègent nécessairement la vie ?

*J'approuvai cette réponse ; Parouba en fut assez content ; mais Birton ne fut pas ébranlé ; & je remarquai dans les yeux de Jenni qu'il était encor très-indécis. Birton repliqua en ces termes :*

Puisque vous vous êtes servi de lieux communs mêlés avec quelques réflexions nouvelles , j'emploierai aussi un lieu commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables & du verbiage, S'il existait un DIEU si puissant , si bon , il n'aurait pas mis le mal sur la terre ; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur & au crime ; s'il n'a pu empêcher ce mal , il est impuissant ; s'il l'a pu & ne l'a pas voulu , il est barbare.



Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années conservées chez les brachmanes , nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre , & on a été assez imbécille pour donner le nom de grands-hommes , de héros , de demi-dieux , de dieux mêmes à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent & en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; & *Ferdinand* roi de Castille assigne une pension à ces chiens pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau-monde , qui massacrent tant d'innocens désarmés & nus , font servir sur leur table des gigots d'hommes & de femmes , des fesses , des avant-bras , des mollets en ragoût : ils font rôtir sur des brafiers le roi *Gatimozin* au Mexique ; ils courent au Pérou convertir le roi *Atabalipa* : un nommé *Almagro* prêtre , fils de prêtre , condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin , vient avec un nommé *Pizarro* signifier

au roi par la voix d'un autre prêtre , qu'un troisième prêtre nommé *Alexandre VI*, souillé d'incestes, d'assassinats & d'homicides , a donné de son plein gré , *proprio motu* , & de sa pleine puissance , non-seulement le Pérou , mais la moitié du nouveau-monde au roi d'Espagne : qu'*Atabalipa* doit sur le champ se soumettre , sous peine d'encourir l'indignation des apôtres *St. Pierre & St. Paul*. Et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui lisait la bulle , il fut déclaré sur le champ incrédule & hérétique : on fit brûler *Atabalipa* comme on avait brûlé *Gatimozin* : on massacra la nation , & tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie , qui n'a servi qu'à dépeupler l'Espagne & à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle est cultivée.

Ça , mon cher *M. Freind* si l'être fantastique & ridicule qu'on appelle le diable avait voulu faire des hommes à son image , les aurait-ils formés autrement ? cessez donc d'attribuer à un DIEU un ouvrage si abominable.

*Cette tirade fit revenir toute l'assemblée , au sentiment de Birton. Je voyais Jenn en triompher en secret ; il n'y eût pas , jusqu'à la jeune Parouba qui ne fût saisie d'horreur*

*d'horreur contre le prêtre Almagro , contre le prêtre qui avait lu la bulle en latin , contre le prêtre Alexandre VI , contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion & pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami Freind ; je désespérais de sa cause. Voici pourtant comme il répondit sans s'étonner :*

Mes amis , souvenez-vous toujours qu'il existe un Être suprême ; je vous l'ai prouvé , vous en êtes convenus ; & après avoir été forcés de lui chercher des imperfections , des vices , des méchancetés.

Je suis bien loin de vous dire comme certains raisonneurs , que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance est trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal morale & de mal physique , mais puisque l'existence de DIEU est certaine , il est aussi très-certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que DIEU existe. Il ne peut être méchant , car quel intérêt aurait-il à l'être ? Il y a des maux horribles , mes amis. Eh bien n'en augmentons pas le nombre. Il est impossible qu'un DIEU ne soit pas bon ; mais les hommes sont pervers ; ils font

F

un détestable usage de la liberté que ce grand-Être leur a donnée, & dû leur donner; c'est-à-dire, de la puissance d'exécuter leurs volontés, sans quoi ils ne seraient que de pures machines formées par un Être méchant pour être brisées par lui.

Tous les Espagnols éclairés conviennent qu'un petit nombre de leurs ancêtres abusa de cette liberté jusqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. *Dom Carlos* second du nom (de qui M. l'archiduc puisse être successeur,) a réparé autant qu'il a pu les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnèrent sous *Ferdinand* & sous *Charles-Quint*.

Mes amis; si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

B I R T O N.

Ah! ah! ah! la vertu! voilà une plaisante idée, pardieu je voudrais bien savoir comment la vertu est faite, & où l'on peut la trouver?

*A ces paroles je ne me contins pas; j'interrompis Birton à mon tour. Vous la trouverez chez M. Freind, lui dis-je, chez le bon Parouba, chez vous-même quand vous aurez nettoyé votre cœur des vices qui le couvrent; il rougit, Jenni aussi: puis Jenni baissa les yeux, & parut*

*sentir des remords. Son père le regarda avec quelque compassion, & poursuivit ainsi son discours.*

## F R E I N D.

Oui, mes chers amis, il y eut toujours des vertus s'il y eut des crimes. Athènes vit des *Socrates* si elle vit des *Anitus*. Rome eut des *Caïons* si elle eut de *Sylla*. *Caligula*, *Néron* effrayèrent la terre par leurs atrocités; mais *Titus*, *Trajan*, *Antonin le pieux*, *Marc-Aurèle* la consolèrent par leur bienfaisance : mon ami *Sherloc* dira en peu de mots au bon *Parouba* ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureusement mon *Epictète* dans ma poche : cet *Epictète* n'était qu'un esclave, mais égal à *Marc-Aurèle* par ses sentimens. Ecoutez, & puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes écouter ce qu'*Epictète* se dit à lui-même ! *C'est DIEU qui m'a créé, je le porte dans moi, oserais-je le déshonorer par des pensées infames, par des actions criminelles, par d'indignes desirs ?* Sa vie fut conforme à ses discours, *Marc-Aurèle* sur le trône de l'Europe & de deux autres parties de notre hémisphère ne pensa pas autrement que l'esclave *Epictète*, l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse, l'autre



ne fut jamais ébloui de sa grandeur, & quand ils écrivirent leurs pensées, ce fut pour eux-mêmes & pour leurs disciples, & non pour être loués dans des journaux. Et à votre avis, *Locke*, *Newton*, *Tillotson*, *Pen*, *Clarke*, le bon homme qu'on appelle *Theman of Ross*; tant d'autres dans notre isle, & hors de notre isle, que je pourrais vous citer, n'ont-ils pas été des modèles de vertu ?

Vous m'avez parlé, M. *Birton*, des guerres aussi cruelles qu'injustes dont tant de nations se sont rendues coupables, vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique & au Pérou, vous pouvez y ajouter la St. Barthelemi de France & les massacres d'Irlande; mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion de sang en horreur ? les bracmanes n'ont-ils pas donné de tout tems cet exemple au monde ? & sans sortir du pays où nous sommes, n'avons-nous pas auprès de nous la Pensilvanie, où nos primitifs qu'on défigure en vain par le nom de quakres, ont toujours détesté la guerre ? n'avons-nous pas la Caroline où le grand *Locke* a dicté ses loix ? Dans ces deux patties de la vertu, tous les citoyens sont égaux, toutes les consciences sont libres, toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on adore un DIEU ; tous les hom-

mes y sont frères. Vous avez vu , M. Birton , comme au seul nom d'un descendant de *Pen*, les habitans des montagnes bleues , qui pouvaient vous exterminer , ont mis bas les armes. Ils ont senti ce que c'est que la vertu ; & vous vous obstinez à l'ignorer ! Si la terre produit des poisons comme des alimens salutaires , voudrez-vous ne vous nourrir que de poisons ?

B I R T O N.

Ah ! monsieur , pourquoi tant de passions ! si DIEU a tout fait , ils font son ouvrage ; il est le maître de tout , il fait tout , il dirige la main de *Cromwell* qui signe la mort de *Charles premier* ; il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête ; non , je ne puis admettre un DIEU homicide.

F R E I N D.

Ni moi non plus. Ecoutez , je vous prie , vous conviendrez avec moi que DIEU gouverne le monde par des loix générales. Selon ces loix , *Cromwell* monstre de fanatisme & d'hypocrisie , résolut la mort de *Charles premier* pour son intérêt que tous les hommes aiment nécessairement , & qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les loix du mouvement établies par DIEU même , le bourreau coupa la tête de ce roi. Mais certainement DIEU n'assassina pas *Charles premier* par

F 3

un acte particulier de sa volonté. DIEU ne fut ni *Cromwell*, ni *Jeffris*, ni *Ravaillac*, ni *Balthazar Gerard*, ni les frères prêcheurs *Jacques Clément*. DIEU ne commet, ni n'ordonne, ni ne permet le crime ; mais il a fait l'homme, & il a fait les loix du mouvement ; ces loix éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui secourt le pauvre, & par la main du scélérat qui égorge son frère. De même que DIEU n'éteignit point son soleil & n'engloutit point l'Espagne sous la mer, pour punir *Cortez*, *Almagro* & *Pizarro* qui avaient inondé de sang humain la moitié d'un hémisphère ; de même aussi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres, & ne fait point descendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne pour faire plaisir à ses chers Anglais quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale serait ridicule si elle descendait dans chaque moment à chaque individu ; & cette vérité est si palpable, que jamais DIEU ne punit sur le champ un criminel par un coup éclatant de sa toute puissance : il laisse luire son soleil sur les bons & sur les méchants. Si quelques scélérats sont morts immédiatement après leurs crimes, ils sont morts par les loix générales qui président au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un Fren-



chmen nommé *Mézeray*, que DIEU avait fait mourir notre grand *Henri cinq* de la fistule à l'anus parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien ; non ; il mourut parce que les loix générales émanées de la toute-puissance avaient tellement arrangé la matière, que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des loix générales imprimées par la main de DIEU à la matière. Tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin, sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de DIEU est démontrée, il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez DIEU au monde : l'assassinat de *Charles premier* en devient-il plus légitime ? son bourreau vous en sera-t-il plus cher ? DIEU existe : il suffit. S'il existe, il est juste. Soyez donc justes.

## B I R T O N.

Votre petit argument sur le concours de DIEU a de la finesse & de la force, quoiqu'il ne disculpe pas DIEU entièrement d'être l'auteur du mal physique & du mal moral. Je vois que la manière dont vous excusez DIEU, fait quelque impression sur l'assemblée. Mais

ne pouvait-il pas faire enforte que ses loix générales n'entraînassent pas tant de malheurs particuliers ? Vous m'avez prouvé un Être éternel & puissant ; & , DIEU me pardonne , j'ai craint un moment que vous ne me fissiez croire en DIEU. Mais j'ai de terribles objections à vous faire : allons , *Jenni* , prenons courage ; ne nous laissons point abattre.



## CHAPITRE DIXIEME.

### *Sur l'athéisme.*

**L**A nuit était venue , elle était belle , l'atmosphère était une voûte d'azur transparent semée d'étoiles d'or ; ce spectacle touche toujours les hommes , & leur inspire une douce rêverie : le bon *Parouba* admirait le ciel comme un Allemand admire St. Pierre de Rome ou l'opéra de Naples quand il le voit pour la première fois. Cette voûte est bien hardie , disait *Parouba* à *Freind* ; & *Freind* lui disait , mon cher *Parouba* , il n'y a point de voûte ; ce ceintre bleu n'est autre chose qu'une érendue de nuages légers que DIEU a tellement disposés & combinés avec la mécanique de vos yeux ,

qu'en quelqu'endroit que vous soyez , vous êtes toujours au centre de votre promenade , & vous voyez ce qu'on nomme le ciel & qui n'est point le ciel , arrondi sur votre tête. Et ces étoiles , *M. Freind* ? Ce sont , comme je vous l'ai déjà dit , autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes ; loin d'être attachées à cette voûte bleue , souvenez-vous qu'elles en sont à des distances différentes & prodigieuses : cette étoile que vous voyez est à douze cent millions de millé pas de notre soleil. Alors il lui montra le télescope qu'il avait apporté : il lui fit voir nos planètes, Jupiter avec ses quatre lunes , Saturne avec ses cinq lunes & son inconcevable anneau lumineux ; c'est la même lumière , lui disait-il , qui part de tous ces globes , & qui arrive à nos yeux ; de cette planète-ci en un quart-d'heure , de cette étoile-ci en six mois. *Parouba* se mit à genoux & dit , les cieux annoncent DIEU. Tout l'équipage était autour du vénérable *Freind* , regardait & admirait. Le coriace *Birton* avança sans rien regarder ; & parla ainsi.

## B I R T O N.

Eh bien soit, il y a un DIEU , je vous l'accorde ; mais qu'importe à vous & à moi ? qu'y a-t-il entre l'Etre infini & nous autres vers de terre ? quel rapport peut-il exister de son essence

à la nôtre ? *Epicure* en admettant des dieux dans les planètes , avait bien raison d'enseigner qu'ils ne se mêlaient nullement de nos sottises & de nos horreurs ; que nous ne pouvions ni les offenser , ni leur plaire , qu'ils n'avaient nul besoin de nous , ni nous d'eux : vous admettez un DIEU plus digne de l'esprit humain que les dieux d'*Epicure* , & que tous ceux des Orientaux & des Occidentaux. Mais si vous disiez comme tant d'autres , que ce DIEU a formé le monde & nous pour sa gloire ; qu'il exigea autrefois des sacrifices de bœufs pour sa gloire ; qu'il apparut pour sa gloire sous notre forme de bipèdes &c. vous diriez , ce me semble une chose absurde , qui ferait rire tous les gens qui pensent. L'amour de la gloire n'est autre chose que de l'orgueil ; & l'orgueil n'est que de la vanité : un orgueilleux est un fat que *Shakespeare* jouait sur son théâtre : cet épithète ne peut pas plus convenir à DIEU , que celle d'injuste , de cruel , d'inconstant. Si DIEU a daigné faire , ou plutôt arranger l'univers , ce ne doit être que dans la vue d'y faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein , le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

F R E I N D.

Oui , sans doute , il y a réussi avec toutes

les ames honnêtes ; elles feront heureuses un jour , si elles ne le sont pas aujourd'hui.

B I R T O N.

Heureuses ! quel rêve ! quel conte de peau d'âne ! où , quand , comment ? qui vous l'a dit ?

F R E I N D.

Sa justice.

B I R T O N.

N'allez-vous pas me dire après tant de déclamateurs que nous vivrons éternellement quand nous ne serons plus , que nous possédons une ame immortelle , ou plutôt qu'elle nous possède , après nous avoir avoué que les Juifs eux-mêmes , les Juifs auxquels vous vous vantez d'avoir été subrogés , n'ont jamais soupçonné seulement cette immortalité de l'ame jusqu'au tems d'Hérode. Cette idée d'une ame immortelle avait été inventée par les brachmanes , adoptée par les Perses , les Caldéens , les Grecs , ignorée très - longtems de la malheureuse petite horde judaïque , mère des plus infâmes superstitions. Hélas , monsieur , savons-nous seulement si nous avons une ame ! savons-nous si les animaux dont le sang fait la vie , comme il fait la nôtre qui ont comme nous des volontés , des appétits , des passions , des idées , de la mémoire , de l'industrie ; savez - vous , dis-je , si ces êtres aussi incompréhensibles que

nous , ont une ame , comme on prétend que nous en avons une ?

J'avais cru jusqu'à présent qu'il est dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps , de marcher par nos pieds , de prendre par nos mains , de voir par nos yeux , d'entendre par nos oreilles , de sentir par nos nerfs , de penser par notre tête , & que tout cela était ce nous appellons l'ame ; mot vague qui ne signifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appellerai DIEU avec vous ce principe intelligent & puissant qui anima la nature entière ; mais a-t-il daigné se faire connaître à nous ?

F R E I N D.

Oui , par ses œuvres.

B I R T O N.

Nous a-t-il dicté ses loix , nous a-t-il parlé ?

F R E I N D.

Oui , par la voix de notre conscience. N'est-il pas vrai que si vous aviez tué votre père & votre mère , cette conscience vous déchirerait par des remords aussi affreux qu'involontaires ? cette vérité n'est-elle pas sentie & avouée par l'univers entier ? Descendons maintenant à de moindres crimes. Y en a-t-il un seul qui ne vous effraie au premier coup

d'œil , qui ne vous fasse pâlir la première fois que vous le commettez , & qui ne laisse dans votre cœur l'aiguillon du repentir ?

B I R T O N.

Il faut que je l'avoue.

F R E I N D.

DIEU vous a donc expressement ordonné en parlant à votre cœur de ne vous souiller jamais d'un crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques que les uns condamnent & que les autres justifient , qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre cette grande loi du premier des *Zoroastres* tant remarquée de nos jours par un auteur Français *Quand tu ne sais si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise , abstiens-toi ?*

B I R T O N.

Cette maxime est admirable ; c'est sans doute , ce qu'on a jamais dit de plus beau , c'est-à-dire , de plus utile en morale ; & cela me ferait presque penser que DIEU a suscité de tems en tems des sages qui ont enseigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé de la vertu.

F R E I N D.

Demandez-en pardon à l'Etre éternel , qui

peut la récompenser éternellement , & punir les transgresseurs.

B I R T O N.

Quoi ! DIEU me punirait éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données ?

F R E I N D.

Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien & du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais ; ni comment il vous punira ; car personne n'en peut rien savoir : je vous dis qu'il le peut. Les brahmanes furent les premiers qui imaginèrent une prison éternelle pour les substances célestes qui s'étaient révoltées contre DIEU dans son propre palais ; il les enferma dans une espèce d'enfer qu'ils appelaient *ondéra* ; mais au bout de quelques milliers de siècles il adoucit leurs peines , les mit sur la terre & les fit hommes ; c'est delà que vint notre mélange de vices & de vertus , de plaisirs & de calamités. Cette imagination est ingénieuse : la fable de *Pandore* & de *Prométhée* l'est encor davantage. Des nations grossières ont imité grossièrement la belle fable de *Pandore* ; ces inventions sont des rêves de la philosophie orientale ; tout ce que je puis vous dire , c'est que si vous avez commis des crimes en abusant de votre liberté , il vous



est impossible de prouver que DIEU soit incapable de vous en punir : je vous en défie.

BIRTON.

Attendez , vous pensez que je ne peux pas vous démontrer qu'il est impossible au grand-Etre de me punir : par ma foi , vous avez raison ; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impossible , & je n'en suis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abusé de ma liberté , & que DIEU peut m'en châtier ; mais pardieu je ne serai pas puni quand je ne serai plus.

FREIND.

Le meilleur parti que vous ayez à prendre , est d'être honnête - homme tandis que vous existez.

BIRTON.

D'être honnête - homme pendant que j'existe ? ... oui , je l'avoue ; oui , vous avez raison , c'est le parti qu'il faut prendre.

*Je voudrais , mon cher ami , que vous eussiez été témoin de l'effet que firent les discours de Freind sur tous les Anglais & sur tous les Américains. Birton si évaporé & si audacieux , prit tout-à-coup un air recueilli & modeste ; Jemmi les yeux mouil-*

*lès de larmes , se jeta aux genoux de son père , & son père l'embrassa : voici enfin la dernière scène de cette dispute , si épineuse & si intéressante.*



## CHAPITRE ONZIEME.

*De l'athéisme.*

B I R T O N.

**J**E conçois bien que le grand-Etre , le maître de la nature est éternel : mais nous qui n'étions pas hier , pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future ? Tout péricule sans retour autour de nous , depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

F R E I N D.

Non , rien ne péricule ; tout change , les germes impalpables des animaux & des végétaux subsistent , se développent , & perpétuent les espèces. Pourquoi ne voudriez - vous pas que DIEU conservât le principe qui vous fait agir & penser , de quelque nature qu'il puisse être ? DIEU me garde de faire un système ; mais certainement

tainement il y a dans nous quelque chose qui pense & qui veut : ce quelque chose que l'on appelait autrefois une monade , ce quelque chose est imperceptible. DIEU nous l'a donné, ou peut-être pour parler plus juste , DIEU nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver ? songez , examinez , pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration ?

B I R T O N.

Non ; j'en ai cherché dans mon entendement , dans tous les livres des athées , & surtout dans le troisième chant de *Lucrèce* ; j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

F R E I N D.

Et sur ces simples vraisemblances nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes ? nous vivrions en brutes ! n'ayant pour règle que nos appétits , & pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle ; car on veut toujours détruire ce qu'on craint : pensez-y bien , M. *Birton* , réfléchissez-y sérieusement mon fils *Jenni* ; n'attendez de DIEU ni châtement ni récompense ; c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un

G

DIEU qui n'aurait sur vous aucun pouvoir ; c'est comme si on disait, il y a un roi de la Chine qui est très-puissant. Je réponds, grand bien lui fasse, qu'il reste dans son manoir, & moi dans le mien ; je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi ; il n'a pas plus de juridiction sur ma personne qu'un chanoine de Windsor n'en a sur un membre de notre parlement : alors je suis mon Dieu à moi-même : je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion ; je suis sans loi, je ne regarde que moi. Si les autres êtres sont moutons, je me fais loup ; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose ( ce qu'à DIEU ne plaise ) que toute notre Angleterre soit athée par principes ; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens, qui nés tranquilles & doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, & par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société : ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adoucissent : ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens : mais l'athée pauvre & violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Dès-lor

tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles à peine d'abord aperçues viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne fera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs dont on ne pend pas la dixième partie à nos sessions; ils passent leurs misérables vies dans des cavernes avec des filles perdues; ils les battent, ils se battent entr'eux; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils se sont cassés la tête; ils se réveillent pour voler & pour assassiner; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités?

Qui retiendra les grands & les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition, à laquelle ils veulent tout immoler? Un roi athée est plus dangereux qu'un *Ravaillac* fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au quinzième siècle; qu'en arriva-t-il? il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper, & d'enfoncer un filet dans le cœur de son ami, que de l'embrasser; il y eut des professeurs du crime comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique, & de mathématique. On choisissait exprès les temples pour y assassiner les princes aux pieds des autels. Le pape *Sixte IV* & un archevêque de Florence, firent assassiner

ainsi les deux princes les plus accomplis de l'Europe. ( Mon cher *Sherloc* , dites, je vous prie , à *Parouba* & à ses enfans , ce que c'est qu'un pape & un archevêque , & dites-leur surtout qu'il n'est plus de pareils monstres. ) Mais continuons. Un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connaissait que trop les étonnantes horreurs d'*Alexandre VI*. Si de telles mœurs avaient subsisté ; l'Italie aurait été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un DIEU rémunérateur des bonnes actions , punisseur des méchantes , pardonneur des fautes légères , est donc la croyance la plus utile au genre humain ; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolument les crimes publics ; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. Je ne vous dis pas , mes amis , de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonoreraient , & qui même pourraient la rendre funeste : l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour appaiser sa faim ; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée ; mais on ne guérirait jamais le superstitieux radicalement : l'athée

est un homme d'esprit qui se trompe ; mais qui pense par lui-même ; le superstitieux est un sot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'athée violera *Iphigénie* prête d'épouser *Achille* ; mais le fanatique l'égorgera pieusement sur l'autel , & croira que *Jupiter* lui en aura beaucoup d'obligation ; l'athée dérobera un vase d'or dans une église pour donner à souper à des filles de joie ; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette église , & chantera un cantique juif à plein gosier en faisant brûler des Juifs. Oui , mes amis , l'athéisme & le fanatisme sont les deux poles d'un univers de confusion & d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux poles ; marchez d'un pas ferme dans ce sentier , croyez un DIEU bon , & foyez bons. C'est tout ce que les grands législateurs *Locke* & *Peru* demandent à leurs peuples,

Répondez-moi , M. *Birton* , vous & vos amis. Quel mal peut vous faire l'adoration d'un DIEU jointe au bonheur d'être honnête-homme ? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle : qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence ? Voyez comme notre méchant *Richard III.* meurt

dans *Shakespear* ; comme les spectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter son imagination. Voyez comme expire *Charles IX.* de France après sa St. Barthelemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait ; son crime le déchire , son sang jaillit par ses pores ; & tout le sang qu'il fit couler crie contre lui. Soyez sûr que de tous ces monstres , il n'en est aucun qui n'ait vécu dans les tourmens du remords , & qui n'ait fini dans la rage du désespoir.



## CHAPITRE DOUZIEME.

*Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.*

**B**Irton & ses amis ne purent tenir davantage ; ils se jetèrent aux genoux de *Freind*. Oui, dit *Birton*, je crois en DIEU & en vous.

On était déjà près de la maison de *Parouba* ; on y soupa ; mais *Jenni* ne put souper ; il se tenait à l'écart, il fondait en larmes ; son père alla le chercher pour le consoler. Ah ! lui dit



*Jenni*, je ne méritais pas d'avoir un père tel que vous ; je mourrai de douleur d'avoir été séduit par cette abominable *Clive-Hart* : je suis la cause quoiqu'innocente de la mort de *Primerose* ; & tout-à-l'heure quand vous nous avez parlé d'empoisonnement , un frisson m'a saisi , j'ai cru voir *Clive-Hart* présentant le breuvage horrible à *Primerose*. O ciel ! ô DIEU ! comment ai-je pu avoir l'esprit assez aliéné pour suivre une créature si coupable ! mais elle me trompa ; j'étais aveugle ; je ne fus détrompé que peu de tems avant qu'elle fût prise par les sauvages : elle me fit presque l'aveu de son crime dans un mouvement de colère ; depuis ce moment je l'eus en horreur ; & pour mon supplice , l'image de *Primerose* est sans cesse devant mes yeux ; je la vois , je l'entends : elle me dit , Je suis morte parce que je t'aimais.

*M. Freind* se mit à sourire , d'un sourire de bonté dont *Jenni* ne put comprendre le motif ; son père lui dit , qu'une vie irréprochable pouvait seule réparer les fautes passées ; il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il se noyait ; je l'embrassai , je le flattai , je lui donnai du courage ; nous étions tous attendris , nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre , après avoir fait

des présens à toute la famille de *Parouba* : nos adieux furent mêlés de larmes sincères ; *Birton* & ses camarades , qui n'avaient jamais été qu'évaporés , semblaient déjà raisonnables.

Nous étions en pleine mer quand *Freind* dit à *Jenni* en ma présence : Eh bien , mon fils , le souvenir de la belle , de la vertueuse & tendre *Primeroſe* vous est donc toujours cher ! *Jenni* se désespéra à ces paroles ; les traits d'un repentir inutile & éternel perçaient son cœur , & je craignis qu'il ne se précipitât dans la mer. Et bien , lui dit *Freind* , consolez-vous , *Primeroſe* est vivante , & vous aime.

*Freind* en effet , en avait reçu des nouvelles sûres de ce domestique affidé qui lui écrivait par tous les vaisseaux qui partaient pour *Mari-land*. *M. Mead* qui a depuis acquis une si grande réputation pour la connaissance de tous les poisons , avait été assez heureux pour tirer *Primeroſe* des bras de la mort. *M. Freind* fit voir à son fils cette lettre qu'il avait relue tant de fois , & avec tant d'attendrissement.

*Jenni* passa en un moment de l'excès du désespoir à celui de la félicité ; je ne vous peindrai point les effets de ce changement si subit : plus j'en suis saisi , moins je puis les exprimer ; ce fut le plus beau moment de la vie de *Jenni*.

*Birton* & ses camarades partagèrent une joie si pure. Que vous dirai-je , enfin ! l'excellent *Freind* leur a servi de père à tous ; les noces du beau *Jenni* & de la belle *Primerosè* se sont faites chez le docteur *Mead* ; nous avons marié aussi *Birton* qui était tout changé. *Jenni* & lui sont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un sage peut guérir des fous.

F I N.





John Petraitshaw

10.9.1986

[VOL 11]

866169







